This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

This ed. is not mentioned in Lengeo or Cr[illegible]

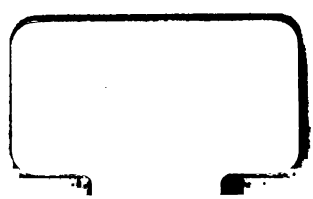
Y 100. ~~295 b 24~~

By Voltaire

TAYLOR INSTITUTION.

BEQUEATHED
TO THE UNIVERSITY
BY
ROBERT FINCH, M. A.
OF BALLIOL COLLEGE.

V8. P. 1766 (1)



LE

PHILOSOPHE IGNORANT.

M. DCC. LXVI.

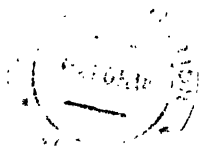


TABLE DES DOUTES.

I. *Qui es-tu?* - - - - - page 1.
II. *De nôtre faibleſſe.* - - - - - 2.
III. *Comment peut-on penſer?* - - - 3.
IV. *A quoi bon ſavoir tout cela?* - - - 4.
V. *Y a-t-il des idés innées?* - - - - 5.
VI. *Des bêtes, c'eſt-à-dire, des animaux qui n'ont pas préciſément le don de la parole.* - - 6.
VII. *De l'expérience.* - - - - - 7.
VIII. *De la ſubſtance dont on ne ſait rien du tout.* 8.
IX. *Des bornes étroites de l'entendement humain.* 9.
X. *Des découvertes impoſſibles à faire.* - - 10.
XI. *Du deſeſpoir de rien connaitre à fond.* - 11.
XII. *Y a-t-il des intelligences ſupérieures?* - 13.
XIII. *L'homme eſt-libre?* - - - - ibid.
XIV. *Tout eſt-il éternel?* - - - - 18.
XV. *Intelligence qui préſide au monde.* - - 20.
XVI. *De l'éternité.* - - - - - ibid.
XVII. *Incompréhenſibilité de tout cela.* - - 21.
XVIII. *De l'infini qu'on ne comprend pas davantage.* ibid.
XIX. *Dépendance entiere de l'homme.* - - 22.
XX. *Encor un mot de l'éternité.* - - 23.
XXI. *Encor un mot de la dépendance de l'homme.* 25.
XXII. *Nouveaux doutes s'il y a d'autres êtres intelligens.* - - - - - - - 26.
XXIII. *D'un ſeul Artiſen ſuprême.* - - ibid.
XXIV. *Juſtice rendue à* Spinoſa *&* à Bayle. - - 29.
XXV. *De beaucoup d'abſurdités.* - - - 36.
XXVI. *Du meilleur des mondes tout plein de ſotiſes & de malheurs.* - - - - - 38.
XXVII. *Des Monades.* - - - - - 42.

XXVIII. *Des formes plastiques.* - - - ibid.
XXIX. *De* Locke. - - - - - - 43.
XXX. *Le peu qu'on sait.* - - - - - 50.
XXXI. *Y a-t-il une morale?* - - - - ibid.
XXXII. *Y a-t-il juste & injuste?* - - 52.
XXXIII. *Consentement universel est-il preuve de vérité?* - - - - - - - - 55.
XXXIV. *Contre* Locke *en l'estimant beaucoup.* - - 56.
XXXV. *Contre* Locke *encore.* - - - 58.
XXXVI. *La Nature est-elle toûjours la même?* - - 62.
XXXVII. *De* Hobbes. - - - - - 63.
XXXVIII. *Morale universelle, malgré* Hobbes. 64.
XXXIX. *De* Zoroastre, *quoiqu'il y ait loin de* Zoroastre *à* Hobbes. - - - - - 65.
XL. *Des Brancmanes.* - - - - - 66.
XLI. *De* Confutsée, *que nous nommons* Confucius. 67.
XLII. *De* Pythagore. - - - - - 68.
XLIII. *De* Zaleucus, *article dont il faut faire son profit.* - - - - - - - ibid.
XLIV. *D'* Epicure, *plus estimable qu'on ne croit.* 69.
XLV. *Des Stoïciens.* - - - - - 70.
XLVI. *La Philosophie est-elle une vertu?* - - - 71.
XLVII. *D'*Esope. - - - - - - 72.
XLVIII. *La paix naîtra-t-elle de la Philosophie?* 73.
XLIX. *Question, s'il faut persécuter les Philosophes?* ibid.
L. *La persécution n'est-elle pas une maladie qui ressemble à la rage?* - - - - - 74.
LI. *A quoi tout cela peut-il servir?* - - - 75.
LII. *Autres ignorances.* - - - - - ibid.
LIII. *Plus grande ignorance.* - - - - 76.
LIV. *Ignorance ridicule.* - - - - - 78.
LV. *Pis qu'ignorance.* - - - - - ibid.
LVI. *Commençement de raison.* - - - - 79.
LVII. *Petite Digression sur les Quinze-Vingt.* 80.
LXIII. *Avanture Indienne, traduite par l'Ignorant.* 82.
LIX. *Petit Commentaire de l'Ignorant sur des paroles remarquables.* - - - - - - - - 85.

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

PREMIER DOUTE.

QUI es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? que devierans-tu? c'eſt une queſtion qu'on doit faire à tous les êrres de l'Univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, & comment le même terrein produit des fruits ſi divers? Ces êtres inſenſibles & muets, quoiqu'enrichis d'une faculté divine, me laiſſent à mon ignorance & à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différens, qui tous ont le mouvement & le communiquent, qui jouiſſent des mêmes ſenſations que moi, qui ont une meſure d'idées & de mémoire avec toutes les paſſions. Ils ſavent encor moins que moi ce qu'ils ſont, pourquoi ils ſont, & ce qu'ils deviennent.

Je ſoupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les ſoleils innombrables qui rempliſſent l'eſpace, ſont peuplés d'êtres ſenſibles & penſans; mais une barrière éternelle nous ſépare, &

aucun de ces habitans des autres globes ne s'eſt communiqué à nous.

Monſieur le Prieur dans le *Spectacle de la Nature*, a dit à Monſieur le Chevalier, que les aſtres étaient faits pour la terre, & la terre, ainſi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du ſoleil, comme les mouvemens réguliers & proportionnels des aſtres peuvent éternellement ſubſiſter ſans qu'il y ait des hommes comme il y a ſur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes ſemblables; j'ai penſé que Monſieur le Prieur avait un peu trop d'amour-propre en ſe flattant que tout avait été fait pour lui. J'ai vû que l'homme pendant ſa vie eſt dévoré par tous les animaux, s'il eſt ſans défenſe, & que tous le dévorent encore après ſa mort. Ainſi j'ai eu de la peine à concevoir que Monſieur le Prieur & Monſieur le Chevalier fuſſent les Rois de la nature. Eſclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être Roi, reſſerré dans un point, & entouré de l'immenſité, je commence par me chercher moi-même.

II. *Notre faibleſſe.*

Je ſuis un faible animal; je n'ai en naiſſant ni force ni connaiſſance, ni inſtinct; je ne peux même me traîner à la mammelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de

force quand mes organes commencent à ſe développer. Cette force augmente en moi juſqu'au tems où ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même juſqu'à ſon terme, & enſuite s'évanouït inſenſiblement par degres.

Quelle eſt cette mécanique qui acroit de moment en moment les forces de mes membres juſqu'à la borne preſcrite? Je l'ignore; & ceux qui ont paſſé leur vie à rechercher cette cauſe, n'en ſavent pas plus que moi.

Quel eſt cet antre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau qui les conſerve dans ma mémoire? Ceux qui ſont payés pour le ſavoir l'ont inutilement cherché; nous ſommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III. *Comment puis-je penſer.*

Les livres faits depuis deux mille ans, m'ont-ils appris quelque choſe? Il nous vient quelquefois des envies de ſavoir comment nous penſons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de ſavoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raiſon; je lui ai demandé ce qu'elle eſt? Cette queſtion l'a toûjours confondue.

J'ai aſſayé de découvrir par elle, ſi les mêmes reſſorts qui me font digérer, qui me font marcher, ſont ceux par leſquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pû concevoir comment & pourquoi ces

idées s'enfuyaient quand la faim faisait languir mon corps, & comment elle renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vû une si grande différence entre des pensées & la nourriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait, & une autre substance qui digérait. Cependant, en cherchant toûjours à me prouver que nous sommes deux, j'ai senti grossiérement que je suis un seul; & cette contradiction m'a toûjours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes semblables qui cultivent la terre notre mere commune, avec beaucoup d'industrie, s'ils sentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philosophie qu'ils possédaient en eux une substance immortelle, & cependant formée de rien, existante sans étendue, agissant sur leurs nerfs sans y toucher, envoyée expressément dans le ventre de leur mère six semaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, & ont continué à labourer leurs champs sans me répondre.

IV. *M'est il necessaire de savoir?*

Voyant donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas seulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, & ne se doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière & de l'esprit &c., voyant même qu'ils se moquaient souvent de ce que je

voulais le savoir; j'ai soupçonné qu'il n'était point du tout nécessaire que nous le sçussions. J'ai pensé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; & j'ai cru que les choses auxquelles nous ne pouvions atteindre ne sont pas notre partage. Mais malgré ce desespoir, je ne laisse pas de désirer d'être instruit, & ma curiosité trompée est toûjours insatiable.

V. *Aristote, Descartes & Gassendi.*

Aristote commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse; *Descartes* a délayé cette pensée, & tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce *Descartes* surtout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point; il est si sûr de son fait quand il se trompe grossierement en physique; il a bâti un monde si imaginaire; ses tourbillons & ses trois élémens sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'ame, après qu'il m'a tant trompé sur les corps.

Il croit, ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire qu'*Homère* naquit avec l'Iliade dans la tête. Il est bien vrai qu'*Homère* en naissant avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite acquis des idées poëtiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin l'Iliade. Nous apportons en naissant le germe de tout ce qui se dévelope en

nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées, que *Raphaël* & *Michel Ange* n'apportèrent en naissant de pienceaux & de couleurs.

Descartes pour tâcher d'accorder les parties éparses de ses chimères, supposa que l'homme pense toûjours; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir, & ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience & celle du genre humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour & la nuit, sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman, a été de dire qu'on pensait toûjours, mais qu'on ne s'en appercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, & qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez? *Gassendi* se moqua comme il le devait de ce système extravagant. Savez-vous ce qui en arriva? On prit *Gassendi* & *Descartes* pour des Athées.

VI. *Les Bêtes.*

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes

en avaient toûjours auſſi; car il eſt inconteſtable qu'un chien de chaſſe a l'idée de ſon maître auquel il obéït, & du gibier qu'il lui rapporte. Il eſt évident qu'il a de la mémoire & qu'il combine quelques idées. Ainſi donc ſi la penſée de l'homme était auſſi l'eſſence de ſon ame, la penſée du chien était auſſi l'eſſence de la ſienne; & ſi l'homme avait toûjours des idées, il falait bien que les animaux en euſſent toûjours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons & de la matière cannelée, oſa dire que le bêtes étaient de pures machines, qui cherchaient à manger ſans avoir appétit, qui avaient toûjours les organes du ſentiment pour n'éprouver jamais la moindre ſenſation, qui criaient ſans douleur, qui témoignaient leur plaiſir ſans joie, qui poſſédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, & qui étaient ainſi une contradiction perpétuelle.

Ce ſyſtême était auſſi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance, on le traita d'impie; on prétendit que ce ſyſtême répugnait à l'Ecriture Sainte, qui dit dans la Genèſe, *que Dieu a fait un pacte avec les animaux, & qu'il leur redemandera le ſang des hommes qu'ils auront mordus & mangés;* ce qui ſuppoſe manifeſtement dans les bêtes l'intelligence, la connaiſſance du bien & du mal.

VII. *L'expérience.*

Ne mêlons jamais l'Ecriture ſainte dans nos

disputes philosophiques; ce sont des choses trop hétérogènes, & qui n'ont aucun raport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes, & cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience; & certainement si nous ne parvenons que par l'expérience, & par une suite de tâtonnemens & de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles & légères du corps, de l'espace, du temps, de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'une très petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

Nous sommes tous sur les objets de nôtre science, comme les amans ignorans *Daphnis* & *Cloé*, dont *Longus* nous a dépeint les amours & les vaines tentatives. Il leur falut beaucoup de tems pour déviner comment ils pouvaient satisfaire leurs desirs, parce que l'expérience leur manquait. La même chose arriva à l'Empereur *Léopold* & au fils de *Louis XIV*. il falut les instruire. S'ils avaient eu des idées innées, il est à croire que la nature ne leur eût pas refusé la principale & la seule nécessaire à la conservation de l'espèce humaine.

VIII. *Substance.*

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il est impossible que nous puissions jamais sa-

ſavoir ce que c'eſt que la matière. Nous touchons, nous voyons les proprietes de cette ſubſtance; mais ce mot même *ſubſtance*, *ce qui eſt deſſous* nous avertit aſſez que ce deſſous nous ſera inconnu à jamais: quelque choſe que nous decouvrions de ſes apparences, il reſtera toûjours ce deſſous à decouvrir. Par la même raiſon nous ne ſaurons jamais par nous-mêmes ce que c'eſt qu'eſprit. C'eſt un mot qui originairement ſignifie *ſouffle*, & dont nous nous ſommes ſervis pour tâcher d'exprimer vaguement & groſſiérement ce qui nous donne des penſées. Mais quand même, par un prodige qui n'eſt pas à ſuppoſer, nous aurions quelque légère idée de la ſubſtance de cet eſprit, nous ne ſerions pas plus avancés; & nous ne pourrions jamais deviner comment cette ſubſtance reçoit des ſentimens & des penſées. Nous ſavons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'eſt le ſecret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX. *Bornes étroites.*

Nôtre intelligence eſt très bornée, ainſi que la force de nôtre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robuſtes que les autres; il y a auſſi des *Hercules* en fait de penſées; mais au fond cette ſupériorité eſt fort peu de choſe. L'un ſoulévera dix fois plus de matière que moi, l'autre poura faire de tête & ſans papier une diviſion de quinze chifres, tandis que je ne pourai en diviſer que trois ou quatre avec une extrême peine; c'eſt à quoi ſe ré-

duira cette force tant vantée; mais elle trouvera bien vite ſa borne; & c'eſt pourquoi dans les jeux de combinaiſon, nul homme après s'y être forme par toute ſon application & par un long uſage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il faſſe, au delà du degré qu'il a pû atteindre; il a frappé à la borne de ſon intelligence. Il faut même abſolument que cela ſoit ainſi; ſans quoi nous irions de degré en degré juſqu'à l'infini.

X. *Découvertes impoſſibles.*

Dans ce cercle étroit où nous ſommes renfermés, voyons donc ce que nous ſommes condamnés à ignorer; & ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déja vû qu'aucun premier reſſort, aucun premier principe ne peut être ſaiſi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? nous ſommes ſi accoutumés à ce phénomène incompréhenſibile, que très peu y ſont attention; & quand nous voulons rechercher la cauſe d'un effet ſi commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre nôtre volonté & l'obéiſſance de nôtre membre; c'eſt-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'un a l'autre, nulle raiſon, nulle apparence de cauſe; & nous ſentons que nous y penſerions une éternité, ſans pouvoir imaginer le moindre leur de vraiſemblance.

XI. *Deſeſpoir fondé.*

Ainſi arrêtés dès le premier pas, & nous repliant vainement ſur nous-mêmes, nous ſommes effrayés de nous chercher toûjours, & de ne nous trouver jamais. Nul de nos ſens n' eſt explicable.

Nous ſavons bien à peu près, avec le ſecours des triangles, qu'il y a environ trente milions de nos grandes lieuës géométriques de la Terre au Soleil; mais qu'eſt-ce que le Soleil? & pourquoi tourne-t-il ſur ſon axe? & pourquoi en un ſens plutôt qu'en un autre? & pourquoi *Saturne* & nous tournons-nous autour de cet aſtre plutôt d'Occident en Orient que d'Orient en Occident? Non ſeulement nous ne ſatisferons jamais à cette queſtion; mais nous n'entreverrons jamais la moindre poſſibilité d'en imaginer ſeulement une cauſe phiſique. Pourquoi? c'eſt que le nœud de cette difficulté eſt dans le premier principe des choſes.

Il en eſt de ce qui agit au dedans de nous, comme de ce qui agit dans les eſpaces immenſes de la nature. Il y a dans l'arrangement des aſtres & dans la conformation d'un ciron & de l'homme, un premier principe dont l'accès doit néceſſairement nous être interdit. Car ſi nous pouvoins connaître nôtre premier reſſort, nous en ſerions les maitres, nous ſerions des Dieux. Eclairciſſons cette idée, & voyons ſi elle eſt vraie.

Supposons que nous trouvions en effet la cause de nos sensations, de nos pensées, de nos mouvemens, comme nous avons seulement découvert dans les astres la raison des éclipses & des différentes phases de la Lune & de *Vénus*, il est clair que nous prédirions alors nos sensations, nos pensées & nos desirs, résultans de ces sensations, comme nous prédisons les phases & les éclipses. Connaissant donc ce qui devrait se passer demain dans nôtre intérieur, nous verrions clairement par le jeu de cette machine de quelle manière ou agréable ou funeste nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainsi qu'on en convient, nos mouvemens intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère, ma réflexion & ma volonté en repriment les accès naissans. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la suite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir sur cette suite d'idées & de sentimens la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentimens & sur les pensées actuelles, que je détourne & que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder & accélerer à son gré le mouvement d'un horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Etant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le serais pour le jour suivant, je le serais pour le reste de ma vie; je pourrais

donc être toûjours tout-puissant sur moi-même, je serais le Dieu de moi-même. Je sens assez que cet état est incompatible avec ma nature; il est donc impossible que je puisse rien connaître du premier principe qui me fait penser & agir.

XII. *Doute.*

Ce qui est impossible a ma nature si faible, si bornée, & qui est d'une durée si courte, est-il impossible dans d'autres globes, dans d'autres espèces d'êtres? Y a-t-il des intelligences supérieures, maitresses de toutes leurs idées, qui pensent & qui sentent tout ce qu'elles veulent? Je n'en sais rien; je ne connais que ma faiblesse, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII. *Suis-je libre?*

Ne sortons point encor du cercle de nôtre existence; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me souviens qu'un jour, avant que j'eusse fait toutes les questions précédentes, un raisonneur voulut me faire raisonner. Il me demanda si j'étais libre; je lui repondis que je n'étais point en prison, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'est pas cela que je vous demande, me répondit-il, croyez vous que vôtre volonté ait la liberté de vouloir ou

de ne vouloir pas vous jetter par la fenêtre? penſez-vous avec l'Ange de l'école que le libre arbitre ſoit une puiſſance appétitive, & que le libre arbitre ſe perd par le péché? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ſes yeux s'il n'avait pas l'eſprit égaré; & je lui repondis que je n'entendais rien a ſon galimatias.

Cependant, cette queſtion ſur la liberté de l'homme m'intereſſa vivement; je lus des Scholaſtiques, je fus comme eux dans les ténnèbres; je lus *Loke*, & j'apperçus des traits de lumiere; je lus le traité de *Colins* qui me parut *Loke* perfectionné; & je n'ai jamais rien lû depuis qui m'ait donné un nouveau de-gré de connaiſſance. Voici ce que ma faible raiſon a conçu, aidée de ces deus grands hommes, les ſeuls, à mon avis, qui ſe ſoient entendus eux-mêmes en écrivant ſur cette matière, & les ſeuls qui ſe ſoient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien ſans cauſe. Un effet ſans cauſe n'eſt qu'une parole abſurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais; ce jugement eſt néceſſaire, donc ma volonté l'eſt auſſi. En effet, il ſerait bien ſingulier que toute la nature, tous les aſtres obéiſſant à des loix éternelles, & qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds, qui au mépris de ces loix pût agir comme il lui plairait an ſeul gré de ſon caprice. Il agirait au hazard; & on ſait que le ha-

zard n'eſt rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cauſe inconnuë.

Mes idées entrent néceſſairement dans mon cerveau, comment ma volonté qui en dépend ſerait-elle libre? Je ſens en mille occaſions que cette volonté n'eſt pas libre; ainſi quand la maladie m'accable, quand la paſſion me tranſporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets, qu'on me préſente, &c. je dois donc penſer que les loix de la nature étant toûjours les mêmes, ma volonté n'eſt pas plus libre dans les choſe qui me paraiſſent les plus indifferentes que dans celles où je me ſens ſoumis a une force invincible.

Etre véritablement libre, c'eſt pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux néceſſairement ce que je veux; autrement je voudrais ſans raiſon, ſans cauſe, ce qui eſt impoſſible. Ma liberté conſiſte à marcher quand je veux marcher & que je n'ai point la goute.

Ma liberté conſiſte à ne point faire une mauvaiſe action quand mon eſprit ſe la repréſente néceſſairement mauvaiſe; à ſubjuguer une paſſion quand mon eſprit m'en fait ſentir le danger, & que l'horreur de cette action combat puiſſamment mon deſir. Nous pouvons réprimer nos paſſions (comme je l'ai déja annoncé nombre IV.) mais alors nous ne ſommes pas plus libres en réprimant nos deſirs qu'en nous laiſſant entrainer à nos penchans; car dans l'un

& dans l'autre cas, nous ſouivons irréſiſtiblement nôtre dernière idée; & cette dernière idée eſt néceſſaire; donc je fais néceſſairement ce qu'elle me dicte. Il eſt étrange que les hommes ne ſoient pas contens de cette meſure de liberté, c'eſt-à-dire du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire ce qu'ils veulent; les aſtres ne l'ont pas; nous la poſſédons, & nôtre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en poſſédons encor plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhenſible & abſurde de vouloir ſans autre raiſon, ſans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au Docteur *Clarke* d'avoir combattu avec mauvaiſe foi ces vérités dont il ſentait la force, & qui ſemblaient s'accommoder mal avec ſes ſyſtêmes. Non, il n'eſt pas permis à un Philoſophe tel que lui d'avoir attaqué *Colins* en Sophiſte, & d'avoir détourné l'état de la queſtion en reprochant à *Colins* d'appeller l'homme *un agent néceſſaire*. Agent, ou patient, qu'importe! agent quand il ſe meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'eſt-ce que le nom fait à la choſe? L'homme eſt en tout un être dépendant, comme la nature entière eſt dépendante, & il ne peut être excepté des autres êtres.

Le Prédicateur, dans *Samuël Clarke*, a étouffé le Philoſophe; il diſtingue la néceſſité phyſique & la néceſſité morale. Et qu'eſt-ce qu'une néceſſité morale. Et qu'eſt-ce qu'une néceſſité

morale? Il vous parait vraiſemblable qu'une Reine d'Angleterre qu'on couronne & que l'on ſacre dans une Egliſe, ne ſe dépouillera pas de ſes habits royaux pour s'étendre toute nuë ſur l'autel, quoiqu'on racconte une pareille avanture d'une Reine de Congo. Vous appellez cela une néceſſité morale dans une Reine de nos climats; mais c'eſt au fonds une néceſſité phyſique, éternelle, liée à la conſtitution des choſes. Il eſt auſſi ſur que cette Reine ne fera pas cette folie, qu'il eſt ſûr qu'elle mourra un jour. La néceſſité morale n'eſt qu'un mot; tout ce qui ſe fait eſt abſolument néceſſaire. Il n'y a point de milieu entre la néceſſité & le hazard: & vous ſavez qu'il n'y a point de hazard: donc tout ce qui arrive eſt néceſſaire.

Pour embarraſſer la choſe davantage, on a imaginé de diſtnguer encore entre néceſſité & contrainte; mais au fond la contrainte n'eſt autre choſe qu'une néceſſité dont on s'apperçoit; & la néceſſité eſt une contrainte dont on ne s'apperçoit pas. *Archiméde* eſt également néceſſité à reſter dans ſa chambre quand on l'y enferme, & quand il eſt ſi fortement occupé d'un problême qu'il ne reçoit pas l'idée de ſortir.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

L'ignorant qui penſe ainſi, n'a pas toûjours penſé de même, mais il eſt enfin contraint de ſe rendre.

XIV. *Tout eſt-il éternel?*

Aſſervi à des loix éternelles comme tous les globes qui rempliſſent l'eſpace, comme les élémens, les animaux, les plantes; je jette des regards étonnés ſur tout ce qui m'environne, je cherche quel eſt mon auteur, & celui de cette machine immenſe dont je ſuis a peine une roue imperceptible.

Je ne ſuis pas venu de rien: car la ſubſtance de mon père & de ma mère qui m'a porté neuf mois dans ſa matrice eſt quelque choſe. Il m'eſt evident que le germe qui m'a produit n'a pû être produit de rien; car comment le néant produirait-il l'exiſtence? je me ſens ſubjugué par cette maxime de toute l'antiquité, *rien ne vient du néant, rien ne peut retourner au néant*. Cet axiome porte en lui une force ſi terrible, qu'il enchaine tout mon entendement, ſans que je puiſſe me débattre contre lui. Aucun Philoſophe ne s'en eſt écarté, aucun Legislateur, quel qu'il ſoit, ne l'a conteſté. Le *Cahut* des Phéniciens, le *Cahos* des Grecs, le *Tohu bohu* des Caldéens & des Hébreux, tout nous atteſte qu'on a toûjours cru l'éternité de la matière. Ma raiſon, trompée peut-être par cette idée ſi ancienne & ſi générale, me dit: Il faut bien que la matière ſoit éternelle, puiſqu'elle exiſte; ſi elle était hier, elle était auparavant. Je n'apperçois aucune vrai-

ſemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cauſe pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cauſe pour laquelle elle ait reçu l'exiſtence dans un tems plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, ſoit fondée, ſoit erronée; & je me range du parti du monde entier, juſqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches je trouve une lumière ſuperieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais, ſi comme tant de Philoſophes de l'antiquité l'ont penſé, l'Etre éternel a toûjours agi, que deviendront le *Caut* & l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tohu bohu* des Caldéens, le *Cahos* d'*Héſiode*? il reſtera dans les fables. Le *Cahos* eſt impoſſible aux yeus de la raiſon; car il eſt impoſſible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque choſe d'oppoſé aux lois de l'intelligence; or le *Cahos* eſt préciſément l'oppoſé de toutes les loix de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, ſous ces débris de rochers, de glace, de ſable, d'eaux, de criſtaux, de mineraux informes, tout y obéit à la gravitation. Le *Cahos* n'a jamais été que dans nos têtes, & n'a ſervi qu'à faire compoſer de beaux vers à *Héſiode* & à *Ovide*.

Si notre ſainte Ecriture a dit que le *Cahos* exiſtait, ſi le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons ſans doute, & avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que ſuivant les lueurs trompeuſes de notre raiſon. Nous nous ſommes bor-

nés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons soupçonner par nous-mêmes. Nous sommes des enfans qui essayons de faire quelques pas sans lisières.

XV. *Intelligence.*

Mais en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les loix mécaniques & géométriques qui règnent dans l'Univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choses, je suis saisi d'admiration & de respect. Je juge incontinent que si les ouvrages des hommes, les miens même, me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien supérieurement agissante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette Intelligence suprême, sans craindre que jamais on puisse me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome, tout ouvrage démontre un ouvrier.

XVI. *Eternité.*

Cette Intelligence est-elle éternelle ? Sans doute ; car soit que j'aye admis ou rejetté l'éternité de la matière, je ne peux rejetter l'existence éternelle de son Artisan suprême ; & il est évident que s'il existe aujourd'hui, il a existé toujours.

XVII. *Incompréhensibilité.*

Je n'ai fait encor que deux ou trois pas dans cette vaſte carrière; je veux ſavoir ſi cette intelligence divine eſt quelque choſe d'abſolument diſtinct de l'Univers, à peu près comme le ſculpteur eſt diſtingué de la ſtatue; ou ſi cette ame du monde eſt unie au monde, & le pénètre à peu pres encore comme ce que j'appelle mon ame eſt uni à moi, & ſelon cette idée de l'antiquité ſi bien exprimée dans *Virgile* & dans *Lucain*:

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.
Juppiter eſt quodcumque vides quocumque moveris.

Je me vois arrêté tout à coup dans ma vaine curioſité. Miſérable mortel, ſi je ne puis ſonder ma propre intelligence, ſi je ne puis ſavoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préſide viſiblement à la matière entière? Il y en a une, tout me le demontre; mais où eſt la bouſſole qui me conduira vers ſa demeure éternelle & ignorée?

XVIII. *Infini.*

Cette Intelligence eſt-elle infinie en puiſſance & en immenſité, comme elle eſt incontestablement infinie en durée? je n'en puis rien

ſavoir par moi-même. Elle exiſte, donc elle a toûjours exiſté, cela eſt clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puiſſance infinie? Comment puis-je concevoir un infini actuellement exiſtant? Comment puis-je imaginer que l'Intelligence ſuprême eſt dans le vuide? Il n'en eſt pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'eſt écoulée au moment que je parle, cela eſt ſûr; je ne peux rien ajouter à cette durée paſſée, mais je peux toûjours ajouter à l'eſpace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombres & en étendue eſt hors de la ſphére de mon entendement. Quelque choſe qu'on me diſe, rien ne m'éclaire dans cet abîme. Je ſens heureuſement que mes difficultés & mon ignorance ne peuvent préjudicer à la morale; on aura beau ne pas concevoir ni l'immenſité de l'eſpace remplie, ni la puiſſance infinie qui a tout fait, & qui cependant peut encor faire; cela ne ſervira qu'à prouver de plus en plus la faibleſſe de notre entendement; & cette faibleſſe ne nous rendra que plus ſoumis à l'Etre éternel dont nous ſommes l'ouvrage.

XIX. *Ma dépendance.*

Nous ſommes ſon ouvrage. Voilà une vérité intéreſſante pour nous; car de ſavoir par la Philoſophie en quel tems il fit l'homme, ce qu'il faiſait auparavant, s'il eſt dans la matiére,

s'il eſt dans le vuide, s'il eſt dans un point, s'il agit toûjours ou non, s'il agit partout, s'il agit hors de lui ou dans lui; ce ſont des recherches qui redoublent en moi le ſentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui ayent écrit ſur ces choſes abſtraites avec un peu de méthode; & quand je ſuppoſerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en réſulterait-il? Nous avons déja reconnu, (nomb. 4.) que les choſes que ſi peu de perſonnes peuvent ſe flatter d'entendre, ſont inutiles au reſte du genre humain. Nous ſommes certainement l'ouvrage de DIEU, c'eſt là ce qui m'eſt utile de ſavoir; auſſi la preuve en eſt-elle palpable. Tout eſt moyen & fins dans mon corps, tut y eſt reſſort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratorie de Chymie. Il eſt donc arrangé par une Intelligence. (nomb. 15.) Ce n'eſt pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car aſſurément ils ne ſavaient ce qu'ils faiſaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles inſtrumens de cet éternel fabricateur, qui anime le ver de terre, & qui fait tourner le ſoleil ſur ſon axe.

XX. *Eternité encore.*

Né d'un germe venu d'un autre germe; y a-t-il eu une ſucceſſion continuelle, un déve-

lopement ſans fin de ces germes, & toute la nature a-t-elle toûjours exiſté par une ſuite néceſſaire de cet Etre ſuprême qui exiſtait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais, Il me parait que la Nature a toûjours été animée. Je ne puis concevoir que la cauſe qui agit continuellement & viſiblement ſur elle, pouvant agir dans tous les tems, n'ait pas agi toûjurs. Une éternité d'oiſiveté dans l'Etre agiſſant & néceſſaire, me ſemble incompatible. Je ſuis porté à croire que le Monde a toûjours émané de cette cauſe primitive & néceſſaire, comme la lumière émane du Soleil. Par quel enchainement d'idées me vois-je toûjours entrainé à croire éternelles les œuvres de l'Etre éternel? Ma conception, toute puſillanime qu'elle eſt, a la force d'atteindre à l'Etre néceſſaire exiſtant par lui même, & n'a pas la force de concevoir le néant. L'exiſtence d'un ſeul atôme, me prouve l'éternité de l'exiſtence; mais rien ne me prouve le néant. Quoi! il y aurait eu le *rien* dans l'eſpace où eſt aujourd'hui quelque choſe? Cela parait abſurde & contradictoire. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au delà des tems.

Je ſais bien qu'une ſucceſſion infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, eſt auſſi abſurde; *Samuël Clarke* le demontre aſſez; mais il n'entreprend pas ſeulement d'affirmer que DIEU n'ait pas tenu cette chaine de toute éternité; il

n'oſe pas dire qu'il ait été ſi longtems impoſſible à l'Etre éternellement actif de déployer ſon action. Il eſt évident qu'il l'a pû; & s'il l'a pû, qui ſera aſſez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait? La révélation ſeule, encor une fois, peut m'aprendre le contraire. Mais nous n'en ſommes pas encor à cette révélation qui écraſe toute philoſophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'evanouït.

XXI. *Ma dépendance encore.*

Cet Etre éternel, cette cauſe univerſelle, me donne mes idées; car ce ne ſont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des penſées dans ma tête; mes penſées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, & ſouvent s'enfuient de même. On ſait aſſez qu'il n'y a nulle reſſemblance, nul raport entre les objets & nos idées & nos ſenſations. Certes il y avait quelque choſe de ſublime dans ce *Mallebranche*, qui oſait prétendre que nous voyons tout dans DIEU même. Mais n'y avait-il rien de ſublime dans les Stoïciens, qui penſaient que c'eſt DIEU qui agit en nous, & que nous poſſédons un rayon de ſa ſubſtance? Entre le rêve de *Mallebranche* & le rêve des Stoïciens, où eſt la réalité? Je retombe (nomb. 2.) dans l'ignorance, qui eſt l'apanage de ma nature, & j'adore le DIEU par qui je penſe, ſans ſavoir comment je penſe.

XXII. *Nouveau doute.*

Convaincu par mon peu de raiſon qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, ſans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'eſt que cet Etre? s'il a la forme des eſpèces intelligentes & agiſſantes ſupérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déja dit que je n'en ſavais rien. (nomb. 1.) Néantmoins, je ne puis affirmer que cela ſoit impoſſible; car j'aperçois des planètes très-ſuperieures à la mienne en étendue, entourées de plus de ſatellites que la Terre. Il n'eſt point du tout contre la vraiſemblance qu'elles ſoient peuplées d'intelligences très ſupérieures à moi, & de corps plus robuſtes, plus agiles & plus durables. Mais leur exiſtence n'ayant nul raport à la mienne, je laiſſe aux Poëtes de l'antiquité le ſoin de faire deſcendre *Vénus* de ſon prétendu troiſième Ciel, & *Mars* du cinquième; je ne dois rechercher que l'action de l'Etre néceſſaire ſur moi-même.

XXIII. *Un ſeul Artiſan ſuprême.*

Une grande partie des hommes voiant le mal phyſique & le mal moral répandus ſur ce globe, imagina deux Etres puiſſans, dont l'un produiſait tout le bien, & l'autre tout le mal. S'ils exiſtaient, ils étaient néceſſaires; ils exi-

ſtaient donc néceſſairement dans le même lieu; car il n'y a point de raiſon pourquoi ce qui exiſte par ſa propre nature ſerait exclus d'un lieu; ils ſe pénétreraient donc l'un l'autre, cela eſt abſurde. L'idée de ces deux puiſſances ennemies ne peut tirer ſon origine que des exemples qui nous frappent ſur la terre; nous y voyons des hommes doux & des hommes féroces, des animaux utiles & des animaux nuiſibles, de bons maîtres & des tyrans. On imagina ainſi deux pouvoirs contraires qui préſidaient à la Nature; ce n'eſt qu'un Roman Aſiatique. Il y a dans toute la nature une unité de deſſein manifeſte; les loix du mouvement & de la peſanteur ſont invariables; il eſt impoſſible que deux Artiſans ſuprêmes, entiérement contraires l'un à l'autre, ayent ſuivi les mêmes loix. Cela ſeul, à mon avis, renverſe le ſyſtême Manichén, & on n'a pas beſoin de gros volumes pour le combattre.

Il eſt donc une Puiſſance unique, éternelle, à qui tout eſt lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'eſt incompréhenſible. *St. Thomas* nous dit, *que* DIEU *eſt un pur acte, une forme, qui n'a ni genre, ni prédicat, qu'il eſt la nature & le ſuppôt qu'il exiſte eſſentiellement, participativement, & noncupativement.* Lorſque les Dominicains furent les maîtres de l'Inquiſition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choſes; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que DIEU eſt ſimple; j'avoue

humblement que je n'entends pas la valeur de ce mot davantage. Il eſt vrai que je ne lui attribuerai pas des parties groſſières que je puiſſe ſéparer; mais je ne puis concevoir que le principe & le maître de tout ce qui eſt dans l'étendue, ne ſoit pas dans l'étendue. La ſimplicité, rigoureuſement parlant, me paraît trop ſemblable au non-être. L'extrême faibleſſe de mon intelligence n'a point d'inſtrument aſſez fin pour ſaiſir cette ſimplicité. Le point mathématique eſt ſimple, me dira-t-on; mais le point mathématique n'exiſte pas réellement.

On dit encor qu'une idée eſt ſimple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vû en lui qu'un aſſemblage de choſes. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur; mais cette couleur eſt étendue. Je prononce les noms abſtraits de couleur en général, de vice, de vertu, de vérité en général; mais c'eſt que j'ai eu connaiſſance de choſes colorées, de choſes qui m'ont paru vertueuſes ou vicieuſes, vraies ou fauſſes. J'exprime tout cela par un mot; mais je n'ai point de connaiſſance claire de la ſimplicité; je ne ſais pas plus ce que c'eſt, que je ne ſais ce que c'eſt qu'un infini en nombres actuellement exiſtant.

Déja convaincu que ne connaiſſant pas ce que je ſuis, je ne puis connaître ce qu'eſt mon auteur. Mon ignorance m'accable à chaque inſtant, & je me conſole en réfléchiſſant ſans ceſſe qu'il n'importe pas que je ſache ſi mon Maître

eſt ou non dans l'étendue, pourvû que je ne faſſe rien contre la conſcience qu'il m'a donné. De tous les ſyſtêmes que les hommes ont inventés ſur la Divinité, quel ſera donc celui que j'embraſſerai? Aucun, ſinon celui de l'adorer.

XXIV. *Spinoſa.*

Après m'être plongé avec *Thalès* dans l'eau, dont il faiſait ſon premier principe, après m'être rouſſi auprès du feu d'*Empédocle*, après avoir couru dans le vuide en ligne droite avec les atomes d'*Epicure*, ſupputé des nonmbres avec *Pythagore*, & avoir entendu ſa muſique; après avoir rendu mes devoirs aux *Androgines* de *Platon*, & ayant paſſé par toutes les régions de la Métaphyſique & de la folie; j'ai voulu enfin connaître le ſyſtême de *Spinoſa*.

Il n'eſt pas nouveau; il eſt imité de quelques anciens Philoſophes Grecs, & même de quelques Juifs; mais *Spinoſa* a fait ce qu'aucun Philoſophe Grec, encor moins aucun Juif, n'a fait. Il a employé une méthode géometrique impoſante, pour ſe rendre un compte net de ſes idées: voyons s'il ne s'eſt pas égaré méthodiquement, avec le fil qui le conduit?

Il établit d'abord une vérité inconteſtable & lumineuſe. Il y a quelque choſe, donc il exiſte éternellement un Etre néceſſaire. Ce principe eſt ſi vrai, que le profond *Samuël Clarke* s'en eſt ſervi pour prouver l'exiſtence de Dieu.

Cet Etre doit ſe trouver partout où eſt l'exiſtence; car qui le bornerait?

Cet Etre néceſſaire eſt donc tout ce qui exiſte; il n'y a donc réellement qu'une ſeule ſubſtance dans l'Univers.

Cette ſubſtance n'en peut créer une autre; car puiſqu'elle remplit tout, ou mettre une ſubſtance nouvelle, & comment créer quelque choſe du néant? Comment créer l'étendue ſans la placer dans l'étendue même, laquelle exiſte néceſſairement?

Il y a dans le monde la penſée & la matière; la ſubſtance néceſſaire que nous appellons DIEU, eſt donc la penſée & la matière. Toute penſée & toute matière eſt donc compriſe dans l'immenſité de DIEU: il ne peut y avoir rien hors de lui; il ne peut agir que dans lui; il comprend tout, il eſt tout.

Ainſi tout ce que nous appellons ſubſtances différentes n'eſt en effet que l'univerſalité des différens attributs de l'Etre ſuprême, qui penſe dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, ſe meut ſur les vents, éclate dans le tonnere, parcourt l'eſpace dans tous les aſtres, & vit dans toute la Nature.

Il n'eſt point comme un vil Roi de la Terre confiné dans ſon palais, ſéparé de ſes ſujets; il eſt intimement uni à eux; ils ſont des parties néceſſaires de lui-même; s'il en était diſtingué, il ne ſerait plus l'Etre néceſſaire, il ne ſerait plus univerſel, il ne remplirait point tous

les lieux, il ſerait un Etre à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'Univers ſoient l'effet de ſes attributs, cependant, ſelon *Spinoſa* il n'a point de parties; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dite; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, & alors il ne ſerait plus infini. Enfin *Spinoſa* prononce qu'il faut aimer ce DIEU néceſſaire, infini, éternel; & voici ſes propres paroles, *page* 45. *de l'édition de* 1731.

„ A l'égard de l'amour de DIEU, loin „ que cette idée le puiſſe affaiblir, j'eſtime qu'au„ cune autre n'eſt plus propre à l'augmenter; „ puiſqu'elle me fait connaître que DIEU eſt „ intime à mon être, qu'il me donne l'exiſten„ ce & toutes mes proprietés, mais, qu'il me „ les donne libéralement, ſans reproche, ſans „ intérêt, ſans m'aſſujettir à autre choſe qu'à „ ma propre nature. Elle bannit la crainte, „ l'inquiétude, la défiance, & tous les défauts „ d'un amour vulgaire ou intéreſſé. Elle me „ fait ſentir que c'eſt un bien que je ne puis „ perdre, & que je poſſède d'autant mieux que „ je le connais & que je l'aime.

Ces idées ſéduiſirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui ayant d'abord écrit contre lui, ſe rangèrent à ſon opinion.

On reprocha au ſavant *Bayle* d'avoir attaqué durement *Spinoſa* ſans l'entendre. Durement, j'en conviens, injuſtement, je ne le crois

pas. Il ſerait étrange que *Bayle* ne l'eût pas entendu. Il découvrit aiſément l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en effet *Spinoſa* compoſe ſon DIEU de parties, quoiqu'il ſoit réduit à s'en dédire, effrayé de ſon propre ſyſtême. *Bayle* vit combien il eſt inſenſé de faire DIEU aſtre & citrouille, penſée & fumier, battant & battu. Il vit que cette fable eſt fort au-deſſous de celle de *Prothée*. Peut-être *Bayle* devait-il s'en tenir au mot de *modalités*, & non pas de *parties*, puiſque c'eſt ce mot de modalités que *Spinoſa* employe toûjours. Mais il eſt également impertinent, ſi je ne me trompe, que l'excrément d'un animal ſoit une modalité ou une partie de l'Etre ſuprême.

Il ne combattit point, il eſt vrai, les raiſons par leſquelles *Spinoſa* ſoutient l'impoſſibilité de la création: mais c'eſt que la création proprement dite eſt un objet de foi, & non pas de philoſophie; c'eſt que cette opinion n'eſt nullement particulière à *Spinoſa*, c'eſt que toute l'antiquité avait penſé comme lui. Il n'attaque que l'idée abſurde d'un DIEU ſimple, compoſé de parties, d'un DIEU qui ſe mange & qui ſe digère lui même, qui aime & qui hait la même choſe en même tems &c. *Spinoſa* ſe ſert toûjours du mot DIEU, *Bayle* le prend par ſes propres paroles.

Mais au fond, *Spinoſa* ne reconnait point de DIEU; il n'a probablement employé cette expreſſion, il n'a dit qu'il faut ſervir & aimer

DIEU, que pour ne point effaroucher le genre humain. Il parait Athée dans toute la force de de ce terme: il n'eſt point Athée comme *Epicure*; qui reconnaiſſait des Dieux inutiles & oiſifs: il ne l'eſt point comme la plûpart des Grecs & des Romains, qui ſe moquaient des Dieux du vulgaire; il l'eſt parce qu'il ne reconnait nulle Providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immenſité, & la néceſſité des choſes; il l'eſt comme *Straton*, comme *Diagoras;* il ne doute pas comme *Pyrrhon*, il affirme; & qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette ſubſtance eſt étendue & penſante, & c'eſt ce que n'out jamais dit les Philoſophes Grecs & Aſiatiques qui ont admis une ame univerſelle.

Il ne parle en aucun endroit de ſon livre des deſſeins marqués qui ſe manifeſtent dans tous les êtres. Il n'examine point ſi les yeux ſont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler; il ne conſidère ni les loix du mouvement dans les animaux & dans les plantes, ni leur ſtructure adaptée à ces loix, ni la profonde Mathématique qui gouverne le cours des aſtres: il craint d'appercevoir que tout ce qui exiſte atteſte une Providence divine; il ne remonte point des effets à leur cauſe, mais ſe mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choſes, il bâtit ſon roman comme *Deſcartes* a conſtruit le ſien, ſur une ſuppoſition. Il ſuppoſait le plein avec *Deſcartes*,

quoiqu'il ſoit démontré en rigueur que tout mouvement eſt impoſſible dans le plein. C'eſt là principalement ce qui lui fit regarder l'Univers comme une ſeule ſubſtance. Il a été la dupe de ſon eſprit géométrique. Comment *Spinoſa* ne pouvant douter que l'intelligence & la matière exiſtent, n'a-t-il pas examiné au moins ſi la Providence n'a pas tout arrangé? comment n'a-t-il pas jetté un coup d'œil ſur ces reſſorts, ſur ces moyens dont chacun a ſon but, & recherché s'ils prouvent un Artiſan ſuprême? Il falait qu'il fût ou un Phyſicien bien ignorant, ou un Sophiſte gonflé d'un orgueil bien ſtupide, pour ne pas reconnaitre une Providence toutes les fois qu'il reſpirait & qu'il ſentait ſon cœur battre; car cette reſpiration & ce mouvement du cœur ſont des effets d'une machine ſi induſtrieuſement compliquée, arrangée avec un art ſi puiſſant, dépendante de tant de reſſorts, concourant tous au même but, qu'il eſt impoſſible de l'imiter, & impoſſible à un homme de bon ſens de ne la pas admirer.

Les Spinoſiſtes modernes répondent. Ne vous effarouchez pas des conſéquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une ſuite d'effets admirables dans les corps organiſées & dans toute la Nature. La cauſe éternelle eſt dans l'Intelligence éternelle que nous admettons, & qui avec la matière conſtitue l'univerſalité des choſes qui eſt DIEU. Il n'y a qu'une ſeule ſubſtance qui agit par la même modalité de ſa

penſée ſur ſa modalité de la matière, & qui conſtitue ainſi l'Univers, qui ne fait qu'un tout inſéparable.

On relique à cette réponſe, Comment pouvez-vous nous prouver que la penſée qui fait mouvoir les aſtres, qui anime l'homme, qui fait tout, ſoit une modalité. & que les déjections d'un crapaud & d'un ver ſoient une autre modalité de ce même Etre ſouverain? Oſeriez-vous dire qu'un ſi étrange principe vous eſt démontré? Ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point? *Bayle* a très bien démêlé les ſophiſmes de votre maître dans les détours & dans les obſcurités du ſtile prétendu géométrique, & réellement très confus de ce maître. Je vous renvoye à lui; des Philoſophes ne doivent pas recuſer *Bayle*.

Quoi qu'il en ſoit, je remarquerai de *Spinoſa* qu'il ſe trompait de très bonne foi. Il me ſemble qu'il n'écartait de ſon ſyſtême les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des ſiennes; il ſuivait ſa route ſans regarder rien de ce qui pouvait la traverſer, & c'eſt ce qui nous arrive trop ſouvent. Il y a plus, il renverſait tous les principes de la Morale, en étant lui-même d'une vertu rigide; ſobre, juſqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois déſintéreſſé, juſqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné *Jean de Wit* une penſion de deux cent florins que lui faiſait ce grand homme; généreux, juſqu'à donner ſon bien; toû-

jours patient dans ſes maux & dans ſa pauvreté, toûjours uniforme dans ſa conduite.

Bayle qui l'a ſi maltraité avait à peu près le méme caractère. L'un & l'autre ont cherché la véri é toute leur vie par des routes différentes. *Spinoſa* fait un ſyſtême ſpécieux en quelques points, & bien erroné dans le fond. *Bayle* a combattu tous les ſyſtêmes: qu'eſt'il arrivé des écrits de l'un & de l'autre? Ils ont occupé l'oiſiveté de quelques lecteurs; c'eſt a quoi tous les écrits ſe réduiſent; & depuis *Thalès* juſqu'aux Profeſſeurs de nos Univerſités, & juſqu'aux plus chimériques raiſonneurs, & juſqu'à leurs plagiaires, aucun Philoſophe n'a influé ſeulement ſur les mœurs de la ruë où ils demeuraient. Pourquoi? Parce que les hommes ſe conduiſent par la coutum, & non par la Métaphyſique.

XXV. *Abſurdités.*

Voilà bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'eſt rien encore. Je me trouve comme un homme qui ayant erré ſur l'Océan, & apercevant les isles Maldives dont la mer Indienne eſt femée, veut les viſiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu; voyons ſi je ferai quelque gain dans l'obſervation de ces petites isles, qui ne ſemblent ſervir qu'à embarraſſer la route.

Il y a une centaine de curs de Philoſophie où l'on m'explique des choſes dont perſonne ne

peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la Physique; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire, & je passe vîte. Celui là prétend me faire toucher au doigt la Transsubstantiation, en me montrant, par les loix de mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, & comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, & je passe plus vite encore.

Pascal, *Blaise Pascal* lui-même, l'auteur des *Lettres Provinciales*, profère ces paroles; *Croyez-vous qu'il soit impossible que* DIEU *soit infini & sans parties? Je veux donc vous faire voir une chose indivisible & infinie c'est un point, se mouvant partout d'une vîtesse infinie, car il est en tous lieux tout entier dans chaque endroit.*

Un point mathématique qui se meut! juste Ciel! un point qui n'existe que dans la tête du Géomètre, qui est partout & en même tems, & qui a une viteſſe infinie, comme si la vîtesse infinie actuelle pouvait exister? Chaque mot est une folie, & c'est un grand homme qui a dit ces folies!

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; & comme aucun corps ne peut la toucher, je vai vous prouver par la physique d'*Albert le Grand*, qu'elle sera brulée physiquement, si vous n'êtes pas de mon avis. & voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant *Albert* par les syllogismes d'*Abeli*. Je

lui réponds que je n'entends pas ſon *priori*; que je trouve ſon compliment très dur; que la Révélation dont il ne s'agit pas entre nous, peut ſeule m'apprendre une choſe ſi incompréhenſible; que je lui permets de n'être pas de mon avis, ſans lui faire aucune menace; & je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour; car cet homme me parait bien méchant.

Une foule de Sophiſtes de tout pays & de toutes ſectes m'accable d'argumens inintelligibles ſur la nature des choſes, ſur la mienne, ſur mon état paſſé, préſent & futur. Si on leur parle de manger & de boire, de vêtement, de logement, des denrées néceſſaires, de l'argent avec lequel on ſe les procure, tous s'entendent à merveilles; s'il y a quelques piſtoles à gagner, chacun d'eux s'empreſſe, perſonne ne ſe trompe d'un denier; & quand il s'agit de tout notre être, ils n'ont pas une idée nette. Le ſens commun les abandonne; de là je reviens à ma premiére concluſion (nombre 4.) que ce qui ne peut être d'un uſage univerſel, ce qui n'eſt pas à la portée dun commun des hommes, ce qui n'eſt pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penſer, n'eſt pas néeeſſaire au genre humain.

XXVI. *Du milleur des mondes.*

En courant de tous côtés pour m'inſtruire, je recontrai des diſciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le meil-

leur des mondes; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son tems que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, DIEU a choisi le meilleur; venez, & vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement: Les mondes que DIEU pouvait créer, étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires. Il ne pouvait prendre le pire. Ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence; ils étaient entièrement les mêmes: on n'a pû choisir entre eux: prendre l'un, c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent?

Il me fit de très belles distinctions, assurant toûjours sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, & souffrant des douleur insuportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisi. Chemin faisant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs semblables: on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie, qui m'aprirent qu'ils ava-

ient été trépanés & diſſéqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras. de jambes, & que pluſieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été maſſacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui eſt environ la cent milliéme guerre depuis que nous connaiſſons des guerres. On voyait auſſi dans cette maiſon environ mille perſonnes des deux ſexes qui reſſemblaient à des ſpectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient ſuivi la loi de la Nature, & parce que la Nature avait je ne ſais comment pris la précaution d'empoiſonner en eux la ſource de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant das la veſſie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carriere; quand je fus guéri, & qu'il ne me reſta plus que quelques incommodités deuloureuſes pour le reſte de mes jours, je fis mes repréſentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce Monde, poiſqu'on m'avait tiré quatre cailloux du ſein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les veſſies euſſent été des lanternes, que non pas qu'elles fuſſent des carrières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent Monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un Allemand, mon compatriote, m'aprit que tout cela n'eſt qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du Ciel envers le genre humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, & que *Lucrèce* se poignardât, parce qu'on chassa les Tyrans, & que le viol, le suicide & la guerre établirent une Republique qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Espagnols, dont on dit que *César* fit périr trois millions. Les dévastations & les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable; mais le défenseur de l'Optimisme n'en démordit point; il me disait toûjours comme le géolier de *Don Carlos; paix, paix, c'est pour votre bien.* Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne falait pas prendre garde à ce globule de la Terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de *Sirius*, dans *Orion*, dans l'œil du *Taurreau*, & ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit Théologien me tira alors par le bras, il me confia que ces gens là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la Terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien; & pour vous le prouver, sachez que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon reverend Père, que cela n'ait pas continué.

XXVII. *Des Monades, &c.*

Le même Allemand ſe reſſaiſit alors de moi; il m'endoctrina, m'aprit clairement ce que c'eſt que mon ame. Tout eſt compoſé de monades dans la Nature; votre ame eſt une monade; & comme elle a des raports avec toutes les autres monades du monde, elle a néceſſairement des idées de tout ce qui s'y paſſe; ces idées ſont confuſes, ce qui eſt très utile; & votre monade, ainſi que la mienne, eſt un miroir concentré de cet Univers.

Mais ne croyez pas que vous agiſſiez en conſéquence de vos penſées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame & toutes les monades de votre corps, de façon que quand votre ame a une idée, votre corps a une action, ſans que l'une ſoit la ſuite de l'autre. Ce ſont deux pendules qui vont enſemble; ou ſi vous voulez, cela reſſemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les geſtes. Vous concevez aiſément qu'il faut que cela ſoit ainſi dans le meilleur des mondes. Car.....

XXVIII. *Des Formes Plaſtiques.*

Comme je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un Anglais nommé *Cudworth* s'aperçut de mon ignorance à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baiſſée; Ces idées, me dit-il, vous ſemblent profondes, parce qu'elles

ſont creuſes. Je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premiérement, il y a la nature en général, enſuite il y a des natures plaſtiques qui forment tous les animaux & toutes les plantes, vous entendez bien? Pas un mot, Monſieur. Continuons donc.

Une nature plaſtique n'eſt pas une faculté du corps, c'eſt une ſubſtance immatérielle qui agit ſans ſavoir ce qu'elle fait, qui eſt entiérement aveugle, qui ne ſent ni ne raiſonne, ni ne végète; mais la tulippe a ſa forme plaſtique qui la fait végéter; le chien a ſa forme plaſtique qui le fait aller à la chaſſe, & l'homme a la ſienne qui le fait raiſonner. Ces formes ſont les agens immédiats de la Divinité. Il n'y a point de Miniſtres plus fidèles au monde, car elles donnent tout, & ne retiennent rien pour elles; Vous voyez bien que ce ſont là les vrais principes des choſes & que les natures plaſtiques valent bien l'harmonie préétablie & les monades, qui ſont les miroirs concentrés de l'Univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX. *De Locke.*

Après tant de courſes malheureuſe, fatigué, haraſſé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, & d'avoir trouvé tant de chimères, je ſuis revenu a *Locke*, comme l'enfant prodigue qui retourne chez ſon père; je me ſuis réjetté entre les bras d'un homme modeſte, qui ne feint

jamais de ſavoir ce qu'il ne ſait pas, qui, à la vérité, ne poſſede pas des richeſſes immenſes, mais dont les fonds ſont bien aſſurés, & qui jouït du bien le plus ſolide, ſans aucune oſtentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toûjours euë, que rien n'entendre dans notre entendement que par nos ſens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un eſpace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne penſe pas toûjours, & que par conſéquent la penſée n'eſt pas l'eſſence, mais l'action de mon entendement.

Que je ſuis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que cette liberté ne peut conſiſter dans ma volonté, puiſque lorſque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte eſt fermée, & dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas liberté d'en ſortir; puiſque je ſouffre quand je veux ne pas ſouffrir; puiſque très ſouvent je ne peux rappeller mes idées quand je veux les rappeller.

Qu'il eſt donc abſurd au fond de dire, *la volonté eſt libre*, puiſqu'il eſt abſurde de dire, *je veux vouloir cette choſe*; car c'eſt préciſément comme ſi on diſait, *je déſire de la déſirer*, *je crains de la craindre*: qu'enfin la volonté n'eſt pas plus libre qu'elle n'eſt bleuë ou quarrée. (*Voyez* l'article XIII.)

Que je ne puis vouloir qu'en conſéquence

des idées reçues dans mon cerveau; que je ſuis néceſſité à me déterminer en conſéquence de ces idées, puiſque ſans cela je me déterminerais ſans raiſon, & qu'il y aurait un effet ſans cauſe.

Que je ne puis avoir une idée poſitive de l'infini, puiſque je ſuis très fini.

Que je ne puis connaître aucune ſubſtance, parce que je ne puis avoir d'idée que de leurs qualités, & que mille qualités d'une choſe ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette choſe, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne ſuis la même perſonne qu'autant que j'ai de la mémoire, & le ſentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, & n'ayant pas le moindre ſouvenir des idées qui m'ont affecté à cèt âge, il eſt clair que je ne ſuis pas plus ce même enfant que je ne ſuis *Confucius* ou *Zoroaſtre*. Je ſuis réputé la même perſonne par ceux qui m'ont vû croître, & qui ont toûjours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même exiſtence; je ne ſuis plus l'ancien moi-même; je ſuis une nouvelle identité, & de là quelles ſingulières conſéquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me ſuis convaincu ſur les principes des choſes, il eſt impoſſible que je puiſſe connaître quelles ſont les ſubſtances auxquelles DIEU daigne accorder le don de ſentir & de penſer. En effet, y a-t-il des ſubſtances dont

l'eſſence ſoit de penſer, qui penſent toûjours, & qui penſent car elles-mêmes? En ce cas, ces ſubſtances, quelles qu'elles ſoient, ſont des Dieux; car elles n'ont nul beſoin de l'Etre éternel & formateur, puiſqu'elles ont leurs eſſences ſans lui, puiſqu'elles penſent ſans lui.

Secondement, ſi l'Etre éternel a fait le don de ſentir & de penſer à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas eſſentiellement; il a donc pû donner cette faculté à tout être, quel qu'il ſoit.

Troiſiémement, nous ne connaiſſons aucun être à fond; donc il eſt impoſſible que nous ſachions ſi un être eſt incapable ou non de recevoir le ſentiment & la penſée. Les mots de *matière* & d'*eſprit* ne ſont que des mots; nous n'avons nulle notion complette de ces deux choſes; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organiſé par DIEU même ne peut recevoir la penſée de DIEU même, qu'il ſerait ridicule de dire que l'eſprit ne peut penſer.

Quatriémement, je ſuppoſe qu'il y ait des ſubſtances purement ſpirituelles qui n'ayent jamais eu l'idée de la matière & du mouvement, ſeront-elles bien reçues à nier que la matière & le mouvement puiſſent exiſter?

Je ſuppoſe que la ſavante Congrégation qui condanna *Galilée* comme impie, & comme abſurde, pour avoir démontré le mouvement de la Terre autour du Soleil, eût eu quelque con-

naissance des idées du Chancelier *Bacon*, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière; je suppose que le Raporteur de ce Tribunal eût remontré à ces graves personnages, qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que DIEU pouvait donner à toute la matière depuis *Saturne* jusqu'à notre petit tas de bouë, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion; puisque l'impulsion agit en raison des surfaces, & que cette gravitation agit en raison des solides. Ne voyez-vous pas ces Juges de la raison humaine, & de DIEU même, dicter aussitôt leurs arrêts, anathématiser cette gravitation que *Newton* a démontrée depuis, prononcer que cela est impossible à DIEU, & déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphême? Je suis coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que DIEU ne peut faire sentir & penser un être organisé quelconque.

Cinquiémement, je ne puis douter que DIEU n'ait accordé des sensations de la mémoire, & par conséquent des idées, à la matière organisée dans les animaux. Pourquoi donc nierai je qu'il puisse faire le même présent à d'autres animaux? On l'a déja dit; la difficulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

La penſée eſt quelque choſe de divin; oui ſans doute; & c'eſt pour cela que je ne ſaurai jamais ce que c'eſt que l'être penſant. Le principe du mouvement eſt divin; & je ne ſaurai jamais la cauſe de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les loix.

L'enfant d'*Ariſtote* étant en nourrice, attirait dans ſa bouche le teton qu'il ſuçait, en formant préciſément avec ſa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vuide; tandit que ſon père ne ſavait rien de tout cela, & diſait au hazard, que la Nature abhorre le vuide.

L'enfant d'*Hipocrate*, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du ſang en paſſant ſon doigt ſur ſa main; & *Hipocrate* ne ſavait pas que le ſang circulât.

Nous ſommes ces enfans, tous tant que nous ſommes; nous opérons des choſes admirables; & aucun des Philoſophes ne ſait comment elles s'opèrent.

Sixiémement, voilà les raiſons, ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle ſur l'aſſertion modeſte de *Locke*. Je ne dis point, encor une fois, que c'eſt la matière qui penſe en nous; je dis avec lui qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il ſoit impoſſible à DIEU de faire penſer la matière; qu'il eſt abſurde de le prononcer; & que ce n'eſt pas à des vers de terre à borner la puiſſance de l'Etre ſuprême.

Septiémemement, j'ajoute que cette queſtion eſt abſolument étrangère à la Morale ; parce que, ſoit que la matière puiſſe penſer ou non, quiconque penſe doit être juſte ; parce que l'atome à qui DIEU aura donné la penſée peut mériter ou démériter, être puni ou récompenſé, & durer éternellement ; auſſi-bien que l'Etre inconnu appellé autrefois *ſouffle*, & aujourd'hui *eſprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je ſais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *ſouffle* pouvait ſeul être ſuſceptible de ſentir & de penſer, ont perſécuté ceux qui ont pris le parti du ſage *Locke*, & qui n'ont pas oſé borner la puiſſance de DIEU à n'animer que ce ſouffle. Mais quand l'Univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un ſouffle, une ſubſtance de feu, auraiton bien fait de perſécuter ceux qui ſont venus nous apprende que l'ame eſt immatérielle ? Tous les Pères de l'Egliſe qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raiſon de perſécuter les autres Pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite ? Non, ſans doute ; car le perſécuteur eſt abominable. Donc ceux qui admettent l'immarérialté parfaite ſans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejettaient, parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refuſé à DIEU le pouvoir d'animer l'être inconnu appellé *matière*, ont dû tolérer auſſi ceux qui n'ont pas oſé dépouiller DIEU de ce pouvoir ; car il

eſt bien malhonnête de ſe haïr pour des ſyllogiſmes.

XXX. *Qu'ai-je appris juſqu'à préſent?*

J'ai donc compté avec *Locke* & avec moi-même, & je me ſuis trouvé poſſeſſeur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, & chargé d'une immenſe quantité de doutes. Je me ſuis dit enſuite à moi-même; Ce peu de vérités que j'ai acquiſes par ma raiſon, ſera entre mes mains un bien ſtérile, ſi je n'y puis trouver quelques principes de morale. Il eſt beau à un auſſi chétif animal que l'homme, de s'être élevé à la connaiſſance du Maître de la Nature: mais cela ne me ſervira pas plus que la ſcience de l'Algebre, ſi je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI. *Y a-t-il une Morale?*

Plus j'ai vû des hommes différens par le climat, les mœurs, le langage, les loix, le culte, & par la meſure de leur intelligence, & plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fonds de morale. Ils ont tous une notion groſſiere du juſte & de l'Injuſte, ſans ſavoir un mot de Théologie. Ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raiſon ſe déploye, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de ſoulever des fardeaux avec des bâtons, & de paſſer un

ruiſſeau ſur un morceau de bois ſans avoir appris les Mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juſte & de l'injuſte leur était néceſſaire, puiſque tous s'accordaient en ce point, dès qu'ils pouvaient agir & raiſonner. L'Intelligence ſuprême qui nous a formés, a donc voulu qu'il y eût de la juſtice ſur la Terre, pour que nous puſſions y vivre un certain tems. Il me ſemble que n'ayant ni inſtinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, & végétant pluſieurs années dans l'imbécillité d'une enfance expoſée à tous les dangers, le peu qui ſerait reſté d'hommes échapés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la miſère, ſe ſeraient occupés à ſe diſputer quelque nourriture & quelques peaux de bêtes, & qu'ils ſe ſeraient bientôt detruits comme les enfans du dragon de *Cadmus*, ſi-tôt qu'ils auraient pû ſe ſervir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune ſociété, ſi les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque juſtice, qui eſt le lien de toute ſociété.

Comment l'Egyptien qui élevait des pirámides & des obéliſques, & le Scythe errant qui ne connaiſſait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juſte & de l'injuſte, ſi DIEU n'avait donné de tout tems à l'un & à l'autre cette raiſon qui, en ſe développant, leur fait appercevoir, les mêmes principes néceſſaires, ainſi qu'il leur a donné des

organes, qui, lorſqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent néceſſairement, & de la même façon la race du Scythe & de l'Egyptien? Je vois une horde barbare, ignorante, ſuperſtitieuſe, un peuple ſanguinaire & uſurier, qui n'avait pas même de terme dans ſon jargon pour ſignifier la Géométrie & l'Aſtronomie; cependant ce peuple a les mêmes loix fondamentales que le ſage Caldéen qui a connu les routes des aſtres, & que le Phénicien plus ſavant encore, qui s'eſt ſervi de la connaiſſance des aſtres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'Hémiſphère où l'Océan ſe confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples aſſurent qu'il faut reſpecter ſon père & ſa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide ſont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conſéquences du même principe de leur raiſon dévelopée.

XXXII. *Utilité réelle. Notion de la juſtice.*

La notion de quelque choſe de juſte, me ſemble ſi naturelle, ſi univerſellement acquiſe par tous les hommes, qu'elle eſt indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute Religion. Que je redemande à un Turc, à un Guèbre, à un Malabare, l'argent que je lui ai prêté pour ſe nourrir & pour ſe vêtir; il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre; Attendez que je ſache ſi *Mahomet*, *Zoroaſtre* ou *Brama* ordonnent que je vous rende votre argent. Il con-

viendra qu'il eſt juſte qu'il me paye; & s'il n'en fait rien, c'eſt que ſa pauvreté ou ſon avarice l'emporteront ſur la juſtice qu'il reconnaît.

Je mets en fait, qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il ſoit juſte, beau, convenable, honnête de refuſer la nourriture à ſon père & à ſa mère quand on peut leur en donner.

Que nulle peuplade n'a jamais pû regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de juſtice me parait tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'Univers donne ſon aſſentiment, que les plus grands crimes qui affligent la ſociété humaine, ſont tous commis ſous un faux prétexte de juſtice. Le plus grand des crimes, du moins le plus deſtructif, & par conſéquent le plus oppoſé au but de la Nature, eſt la guerre; mais il n'y a aucun aggreſſeur qui ne colore ce forfait du prétexte de la juſtice.

Les Déprédateurs Romains faiſaient déclarer toutes leurs invaſions juſtes par des Prêtres nommés *Féciales*. Tout brigand qui ſe trouve à la tête d'une armée, commence ſes fureurs par un manifeſte, & implore le DIEU des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils ſont aſſociés, ſe gardent bien de dire, Allons voler, allons arracher à la veuve & à l'orphélin leur nourriture; ils diſent, Soyons juſtes, allons reprendre notre bien des mains des riches

qui s'en ſont emparés. Ils ont entre eux Dictionnaire qu'on a même imprimé dès le ſeizième ſiécle, & dans ce vocabulaire qu'ils appellent *Argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne ſe trovent point; ils ſe ſervent de termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'*injuſtice* ne ſe prononce jamais dans un Conſeil d'Etat, où l'on propoſe le meutre le plus injuſte; les conſpirateurs, même les plus ſanguinaires, n'ont jamais dit: Commettons un crime. Ils ont tous dit, Vengeons la patrie des crimes du Tyran, puniſſons ce qui nous paraît une injuſtice. En un mot, flatteurs lâches, Miniſtres barbares, conſpirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toûjours été étonné que chez les Français, qui ſont éclairés & polis, on ait ſouffert ſur le Théâtre ces maximes auſſi affreuſes que fauſſes qui ſe trouvent dans la primière ſcène de *Pompée*, & qui ſont beaucoup plus outrées que celles de *Lucain* dont elles ſont imitées.

La juſtice & le droit ſont de vaines idées.
Le droit des Rois conſiſte à ne rien épargner.

& on met ces abominables paroles dans la bouche de *Peotin* Miniſtre du jeune *Ptolomée*. Mais c'eſt préciſément parce qu'il eſt Miniſtre qu'il devait dire tout le contraire; il devait repré-

ſenter la mort de *Pompée* comme un malheur néceſſaire & juſte.

Je crois donc que les idées du juſte & de l'injuſte ſont auſſi claires, auſſi univerſelles que les idées de ſanté & de maladie, de vérité & de fauſſeté, de convenance & de diſconvenance. Les limites du juſte & de l'injuſte ſont très difficiles à poſer; comme l'état mitoyen entre la ſanté & la maladie, entre ce qui eſt convenance & la diſconvenance des choſes, entre le faux & le vrai, eſt difficile a marquer. Ce ſont des nuances qui ſe melent, mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté: mais ſi je ſais certainement que celui à qui je dois deux milions, s'en ſervira pour aſſervir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeſte? Voilà où les ſentimens ſe partagent: mais en général je dois obſerver mon ſerment quand il n'en réſulte aucun mal; c'eſt de quoi perſonne n'a jamais douté.

XXXIII. *Conſentement univerſel eſt-il preuve de vérité?*

On peut m'objecter que le conſentement des hommes de tous les tems & de tous les pays, n'eſt pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la Magie, aux ſortiléges, aux Démoniaques, aux apparitions, aux influences des aſtres, à cent autres ſotiſes pareilles. Ne

pourrait-il pas en être ainſi du juſte & de l'injuſte?

Il me ſemble que non. Premiérement, il eſt faux que toux les hommes ayent cru à ces chimères. Elles étaient à la vérité l'aliment de l'imbecillité du vulgaire, & il y a le vulgaire des grands & le vulgaire du peuple; mais une multitude de ſages s'en eſt toûjours moquée; ce grand nombre de ſages, au contraire, a toûjours admis le juſte & l'injuſte, tout autant, & même encore plus que le peuple.

La croyance aux Sorciers, aux Démoniaques &c., eſt bien éloignée d'être néceſſaire au genre humain; la croyance à la juſtice eſt d'une néceſſité abſolue; donc elle eſt un dévelopement de la raiſon donnée de DIEU; & l'idée des ſorciers & des poſſédes &c. eſt au contraire un pervertiſſement de cette même raiſon.

XXXIV. *Contre Locke.*

Locke qui m'inſtruit, & qui m'apprend à me défier de moi même, ne ſe trompe-t il pas quelquefois comme moi-même? Il veut prouver la fauſſeté des idées innées; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaiſe raiſon à de fort bonnes? il avoue qu'il n'eſt pas juſte de faire bouillir ſon prochain dans une chaudière & de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'antropophages, & que ces êtres penſans n'auraient pas mangé des hommes, s'ils avaient eu

les idées du juſte & de l'injuſte, que je ſuppoſe néceſſaires à l'eſpèce humaine. (*Voyez* le N°. XXXVI.)

Sans entrer ici dans la queſtion, s'il y a eu en effet des nations d'Antropophages, ſans examiner les rélations du voyageur *Dampier*, qui a parcouru toute l'Amérique, & qui n'y en a jamais vû, mais qui au contraire a été reçu chez tous les Sauvages avec la plus grande humanité, Voici ce que je reponds.

Des vainqueurs ont mangé leurs eſclaves pris à la guerre; ils ont cru faire une action très juſte; ils ont cru avoir ſur eux droit de vie & de mort; & comme ils avaient peu de bons mêts pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de ſe nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus juſtes que les Triomphateur Romains, qui faiſaient étrangler ſans aucun fruit les Princes eſclaves qu'ils avaient enchaînes à leur char de triomphe. Les Romains & les Sauvages avaient une très fauſſe idée de la juſtice, je l'avoue; mais enfin, les uns & les autres croyaient agir juſtement; & cela eſt ſi vrai, que les mêmes Sauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur ſociété, les regardaient comme leurs enfans; & que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de juſtice admirables.

XXXV. *Contre Locke.*

Je conviens, avec le ſage *Locke*, qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné. C'eſt une vérité ſi conſtante, qu'il eſt évident que les enfans auraient tous une notion claire de DIEU, s'ils étaient nés avec cette idée, & que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vû. Il n'eſt pas moins évident que nous ne naiſſons point avec des principes dévelopés de morale, puiſqu'on ne voit pas comment une nation entiére pourrait rejetter un principe de morale qui ſerait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je ſuppoſe que nous ſoyons tous nés avec le principe moral bien dévelopé, qu'il ne faut perſécuter perſonne pour ſa manière de penſer; comment des peuples entiers auraient-ils été perſécuteurs? Je ſuppoſe que chaque homme porte en ſoi la loi évidente, qui ordonne qu'on ſoit fidèle à ſon ſerment; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils ſtatué qu'il ne faut pas garder ſa parole à des hérétiques? Je répète encore, qu'au lieu de ces idées innées chimériques, DIEU nous a donné une raiſon qui ſe forſifie avec l'âge, & qui nous apprend à tous, quand nous ſommes attentifs, ſans paſſion, ſans préjugé, qu'il y a un DIEU, & qu'il faut être juſte; mais je ne puis accorder à *Locke* les conſéquences qu'il en tire. Il ſemble trop approcher

du ſyſtême de *Hobbes*, dont il eſt pourtant très éloigné.

Voici ſes paroles, au premier livre de l'Entendement humain; *Conſidérez une ville priſe d'aſſaut, & voyez s'il paraît dans le cœur des ſoldats animés au carnage & au butin, quelque égard pour la vertu, quelque principe de morale, quelque remords de toutes les injuſtices qu'ils commettent.* Non, ils n'ont point de remords, & pourquoi? C'eſt qu'ils croyent agir juſtement. Aucun d'eux n'a ſuppoſé injuſte la cauſe du Prince pour lequel il va combattre: ils hazardent leur vie pour cette cauſe: ils tiennent le marché qu'ils on fait: ils pouvaient être tués à l'aſſaut, donc ils croyent être en droit de tuer: ils pouvaient être dépouillés, donc ils penſent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils ſont dans l'enyvrement de la fureur qui ne raiſonne pas; & pour vous prouver qu'ils n'ont point rejetté l'idée du juſte & de l'honnête, propoſez à ces mêmes ſoldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvû ſeulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis, qui font encore réſiſtance, & qui peuvent les tuer, ils aillent égroger leur Roi, ſon Chancelier, ſes Sécretaires d'Etat, & ſon grand Aumônier, vous ne trouverez pas un de ces ſoldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur propoſez cependant que ſix meurtres au lieu de quatre mille, & vous leur

préſentez une récompenſe très forte. Pourquoi vous refuſent-ils? C'eſt qu'ils croyent juſte de tuer quatre mille ennemis, & que le meutre de leur Souverain, auquel ils ont fait ſerment, leur paraît abominable.

Locke continue, & pour mieux prouver qu'aucune régle de pratique n'eſt innée, il parle des Mingréliens, qui ſe font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout vifs; & des Caraïbes, qui châtrent les leurs pour les mieux engraiſſer, afin de les manger.

On a déja remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en rapportant ces fables: *Lambert*, qui ſeul impute aux Mingréliens d'enterrer leur enfans tout vifs pour leur plaiſir, n'eſt pas un auteur aſſez accrédité.

Chardin, voyageur qui paſſe pour ſi véridique, & qui a été rançonné en Mingréile, parlerait de cette horrible coutume ſi elle exiſtait; & ce ne ſerait pas aſſez qu'il le dit, pour qu'on le crût; il faudraït que vingt voyageurs de nations & de Religions différentes, s'accordaſſent à conſirmer un fait ſi étrange, pour qu'on en eût une certitude hiſtorique.

Il en eſt de mêmes des femmes des isles Antilles, qui châtraient leurs enfans pour les manger: cela n'eſt pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'eſt point ainſi fait; châtrer des enfans eſt une opération très délicate, très dangereuſe, qui loin de les engraiſſer les amaigrit au moins une année entière, & qui ſou-

vent les tue. Ce rafinement n'a jamais été en uſage que chez des Grands, qui, pervertis par l'exeés du luxe & par la jalouſie, ont imaginé d'avoir des Eunuques pour ſervir leurs femmes & leurs concubines. Il n'a été adopte en Italie, & à la chapelle du Pape, que pour avoir des Muſiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les isles Antilles, il n'eſt guère à préſumer que des Sauvages ayent inventé le rafinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat; & puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles?

Locke allégue encore des Saints de la Religion Mahométane, qui s'accouplent dévotement avec leurs ánesſes, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une ſi belle converſation en langue Braſilienne avec le Prince *Maurice*, converſation que *Locke* a la ſimplicité de raporter, ſans ſe douter que l'Interprète du Prince avait pû ſe moquer de lui. C'eſt ainſi que l'Auteur de l'*Eſprit de Loix* s'amuſe à citer de prétenduex loix de Tunquin, de Bantam, de Borneo, de Formoſe, ſur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs, ou mal inſtruits. *Locke* & lui, ſont deux grands hommes, en qui cette ſimplicité ne me ſemble pas excuſable.

XXXVI. *Nature partout la même.*

En abandonnant *Locke* en ce point, je dis avec le grand Newton, *Natura est semper sibi consona :* la Nature est toûjours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre, agit sur tous les astres, sur toute la matiére. Ainsi la loi fondamentale de la Morale agit également sur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances ; mais le fonds subsiste toûjours le même, & ce fonds est l'idée du juste & de l'injuste. On commet prodigieusement d'injustices dans les fureurs de ses passions, comme on perd sa raison dans l'yvresse : mais quand l'yvresse est passée, la raison revient ; & c'est, à mon avis, l'unique cause qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la justice ? Comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance, par le sentiment & par la raison. Il est impossible que nous ne trouvions pas très imprudente l'action d'un homme qui se jetterait dans le feu pour se faire admirer, & qui espérerait d'en réchaper.

Il est impossible que nuous ne trouvions pas très injuste l'action d'un homme qui en tuë un autre dans sa colère. La société n'est fondée que sur ces notions qu'on n'arrachera jamais de no-

tre cœur, & c'eſt pourquoi toute ſociété ſubſiſte, à quelque ſuperſtition bizzarre & horrible qu'elle ſe ſoit aſſervie.

Quel eſt l'âge où nous connaiſſons le juſte & l'injuſte? L'âge où nous connaiſſons que deux & deux ſont quatre.

XXXVII. *De hobbes.*

Profond & bizarre Philoſophe, bon citoyen, eſprit hardi, ennemi de *Deſcartes*, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en Phyſique ſont grandes & pardonnables, parce que tu étais venu avant *Newton*, toi qui as dit des vérités qui ne compenſent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle eſt la chimère des idées innées, toi qui fus le précurſeur de *Locke* en pluſieurs choſes, mais qui le fus auſſi de *Spinoſa*; c'eſt en vain que tu étonnes tes lecteurs, en réuſſiſſant preſque à leur prouver qu'il n'y a aucunes loix dans le Monde que des loix de convention; qu'il n'y a de juſtes & d'injuſte que ce qu'on eſt convenu d'appeller tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé ſeul avec *Cromwel* dans une iſle déſerte, & que *Cromwel* eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton Roi dans l'iſle d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru auſſi injuſte dans ta nouvelle iſle, qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit ſur la vie de ſon ſemblable*

ble. Ne confonds-tu pas la puiſſance avec le droit? Penſes-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit? & qu'un fils robuſte n'ait rien à ſe reprocher pour avoir aſſaſſiné ſon père languiſſant & décrépit? Quiconque étudie la Morale doit commencer à réfuter ton livre dans ſon cœur; mais ton propre cœur te réfutait encor davantage; car tu fus vertueux, ainſi que *Spinoſa;* & il ne te manqua, comme à lui, que d'enſeigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais, & que tu recommandais aux autres.

XXXVIII. *Morale univerſelle.*

La Morale me paraît tellement univerſelle, tellement calculée par l'Etre univerſel qui nous a formés, tellement deſtinée à ſervir de contrepoids à nos paſſions funeſtes, & à ſoulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis *Zoroaſtre* juſqu'au Lord *Shaftersburi*, je vois tous les Philoſophes enſeigner la même morale, quoiqu'ils ayent tous des idées différentes ſur les principes des choſes. Nous avons vû que *Hobbes*, *Spinoſa*, & *Bayle* lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la juſtice & toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux, particuliers, & très ſouvent d'abſurdes & de révoltantes opinions en Métaphyſique, en Théologie. Mais s'agit-il de ſavoir s'il faut être juſte? tout

l'Univers eſt d'accord, comme nous l'avons dit au nombre XXXVI, & comme on ne peut trop le repéter.

XXXIX. *De Zoroaſtre.*

Je n'examine point en quel tems vivait *Zoroaſtre*, à qui les Perſes donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainſi que *Platon* aux anciens Athéniens. Je vois ſeulement que ſes préceptes de morale ſe ſont conſervés juſqu'à nos jours: ils ſont traduits de l'ancienne langue des Mages dans la langue vulgaire des Guèbres; & il paraît bien aux allégories puériles, aux obſervances ridicules, aux idées fantaſtiques dont ce recueil eſt rempli, que la Religion de *Zoroaſtre* eſt de l'antiquité la plus haute. C'eſt là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompenſe des juſtes: on y voit le mauvais principe ſous le nom de *Sathan*, que les Juifs adoptèrent auſſi. On y trouve le Monde formé en ſix ſaiſons, on en ſix temps. Il y eſt ordonné de réciter un *Abunavar* & un *Ashin vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du livre du Zend, & où l'on raporte même les propres paroles de l'ancien *Zoroaſtre*, quels devoirs moraux ſont ils preſcrits?

Celui d'aimer, de ſecourir ſon père & ſa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à ſa parole, de s'abſtenir, quand on eſt dans le doute, ſi l'action qu'on va faire eſt juſte ou non. (*porte* 30.)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul Législateur n'a jamais pû aller au delà; & je me confirme dans l'idée que plus *Zoroaſtre* établit de ſuperſtitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de ſa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ſes dogmes, plus il lui était impoſſible d'errer en enſeignant la vertu.

XL. *Des Bracmanes.*

Il eſt vraiſemblable que les Brames, ou Bracmanes, exiſtaient longtems avant que les Chinois euſſent leurs cinq Kings; & ce qui fonde cette extrême probabilité, c'eſt qu'à la Chine, les antiquités les plus recherchées ſont Indiennes, & que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités Chinoiſes.

Ces anciens Brames étaient ſans doute d'auſſi mauvais métaphyſiciens, d'auſſi ridicules théologiens que les Caldéens & les Perſes, & toutes les nations qui ſont à l'Occident de la Chine. Mais quelle ſublimité dans la morale! Selon eux, la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Il ne ſe bornaient pas à être juſtes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers euxmêmes; le ſilence, l'abſtinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaiſirs, étaient leurs principaux devoirs. Auſſi tous les ſages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appellait *la ſageſſe*.

XLI. *De Confucius.*

Les Chinois n'eurent aucune ſuperſtition, aucun charlataniſme à ſe reprocher comme les autres peuples. Le Gouvernement Chinois montrait aux hommes, il y a fort au delà de quatre mille ans, & leur montre encore, qu'on peut les régir ſans les tromper; que ce n'eſt pas par le menſogne qu'on ſert le DIEU de vérité, que la ſuperſtition eſt nonſeulement inutile, mais nuiſible à la Religion. Jamais l'adoration de DIEU ne fut ſi pure & ſi ſainte qu'à la Chine (*à la Révélation près.*) Je ne parle pas de ſectes du peuple, je parle de la Religion du Prince, de celle de tous les Tribunaus, & de tout ce qui n'eſt pas populace. Quelle eſt la Religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de ſiécles? La voici: *Adorez le Ciel, & ſoyez juſtes.* Aucun Empereur n'en a eu d'autre.

On place ſouvent le grand *Confutsè*, que nous nommons *Confucius*, parmi les anciens Législateurs, parmi les Fondateurs des Religions; c'eſt une grande inadvertence. *Confutsèe* eſt très moderne; il ne vivait que ſix cent cinquante ans avant notre Ere. Jamais il n'iſtitua aucun culte, aucun rite; jamais il ne ſe dit ni inſpiré, ni Prophête; il ne fit que raſſembler en un corps les anciennes loix de la Morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures, & à ne ſe ſouvenir que des bienfaits.

A veiller ſans ceſſe ſur ſoi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ſes paſſions, & à cultiver l'amitié; à donner ſans faſte, & à ne recevoir que l'extrême néceſſaire, ſans baſſeſſe.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on faſſe à nous-mêmes; ce n'eſt que défendre le mal: il fait plus, il recommande le bien: *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enſeigne non-ſeulement la modeſtie, mais encore l'humilté: il reccomande toute les vertus.

XLII. *Des Philoſophes Grecs, & d'abord de Pythagore.*

Tous les Philoſophes Grecs ont dit des ſotiſes en Phyſique & en Métaphyſique. Tous ſont excellens dans la Morale; tous égalent *Zoroaſtre*, *Confutsé* & les Bracmanes. Liſez ſeulement les vers dorés de *Pythagore*, c'eſt le précis de ſa doctrine; il n'importe de quelle main ils ſoient. Dites-moi ſi une ſeule vertu y eſt oubliée.

XLIII. *De Zaleucus.*

Réuniſſez tous vos lieux communs, Prédicateurs Grecs, Italiens, Eſpagnols, Allemands, Français &c.; qu'on diſtille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui ſoit plus pur que l'exorde des loix de *Zaleucus*?

Maitrisez votre ame, purifiez la, ecartez toute pensée criminelle. Croyez que DIEU *ne peut être bien servi par les pervers; croyez qu'il ne ressemble pas aux faibles mortels, que les louanges & les présens séduisent: la vertu seule peut lui plaire.*

Voilà le précis de toute morale & de toute Religion.

XLIV. *D'Epicure.*

Des pédants de Collège, des petits maîtres de Séminaire, ont cru, sur quelques plaisanteries d'*Horace* & de *Pétrone*, qu'*Epicure* avait enseigné la volupté par les préceptes & par l'exemple. *Epicure* fut toute sa vie un Philosophe sage, tempérant & juste. Dès l'âge de douze à treize ans, il fut sage; car lorsque le Grammairien qui l'instruisait, lui récita ce vers d'*Hésiode;*

Le Cahos fut produit le premier de tous les Etres:

Eh! qui le produisit, dit *Epicure*, puisqu'il était le premier? Je n'en sais rien, dit le Grammairien; il n'y a que les Philosophes qui le sachent. Je vais donc m'instruire chez eux, repartit l'enfant; & depuis ce tems, jusqu'à l'âge de soixante & douze ans, il cultiva la Philosophie. Son testament, que *Diogène de Laërce* nous a conservé tout entier, découvre une ame tranquille & juste; il affranchit les esclaves qu'il croit avoir mérité cette grace: il recommande à ses exécuteurs te-

ſtamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'oſtentation, point d'injuſte préférence; c'eſt là dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raiſonnables. Seul de tous les Philoſophes, il eut pour amis tous ſes diſciples, & ſa ſecte fut la ſeule où l'on ſut aimer, & qui ne ſe partagea point en pluſieurs autres.

Il parait, après avoir examiné ſa doctrine, & ce qu'on a écrit pour & contre lui, que tout ſe réduit à la diſpute entre *Mallebranche* & *Arnauld*. *Mallebranche* avouait que le plaiſir rend heureux, *Arnauld* le niait; c'était une diſpute de mots, comme tant d'autres diſputes où la Philoſophie & la Théologie apportent leur incertitude, chacune de ſon côté.

XLV. *Des Stoïciens.*

Si les Epicuriens rendirent la nature humaine aimable, les Stoïciens la rendirent preſque divine. Réſignation à l'Etre des êtres, ou plutôt élévation de l'ame juſqu'à cet Etre; mépris du plaiſir, mépris même de la douleur, mépris de la vie & de la mort, inflexibilité dans la juſtice; tel était le caractere des vrais Stoïciens; & tout ce qu'on a pû dire contre eux, c'eſt qu'ils décourageaient le reſte des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur ſecte, fit voir qu'on ne pouvait pouſſer la vertu auſſi loin qu'eux, ſans être d'aucun parti; & la mort de

ce martyr de la Divinité eſt l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en ſoit repentie.

Le Stoïcien *Caton* eſt d'un autre côté l'éternel honneur de Rome. *Epictète* dans l'eſclavage, eſt peut être ſupérieur à *Caton*, en ce qu'il eſt toûjours content de ſa miſere. Je ſuis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fuſſe; m'en plaindre, c'eſt l'offenſer.

Dira-je que l'Empereur *Antonin* eſt encor au-deſſus d'*Epictète*, parce qu'il triompha de plus de ſéductions, & qu'il était bien plus difficile à un Empereur de ne ſe pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer. Liſez les penſées de l'un & de l'autre; l'Empereur & l'eſclave vous paraîtront également grands.

Oſerai-je parler ici de l'Empereur *Julien*? Il erra ſur le dogme; mais certes il n'erra pas ſur la Morale. En un mot, nul Philoſophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit, que toutes les vertus de ces grands hommes n'étaient que des péchés illuſtres. Puiſſe la Terre être couverte de tels coupables!

XLVI. *Philoſophie eſt vertu.*

Il y eut des Sophiſtes, qui furent aux Philoſophes ce que les hommes ſont aux ſinges. *Lucien* ſe moqua d'eux; on les mépriſa. Ils furent a peu-près ce qu'ont été los moines men-

dians dans les Universités. Mais n'oublions jamais que tous les Philosophes ont donné de grands exemple de vertu, & que les Sophistes, & meme les moines, ont tous respecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII. *D'Esope.*

Je placerai *Esope* parmi ces grands hommes, & même à la tête de ces grands hommes, soit qu'il ait été le *Pilpay* des Indiens, ou l'ancien précurseur de *Pilpay*, ou le *Lokman* des Perses, ou le *Akkim* des Arabes, ou le *Hacam* des Phéniciens, il n'importe; je vois que ses fables ont été en vogue chez toutes les nations Orientales, & que l'origine s'en perd dans une antiquité, dont on ne peut sonder l'abyme. A quoi tendent ces fables aussi profondes qu'ingénues, ces apologues qui semblent visiblement écrits dans un temps où l'on ne doutait pas que les bêtes n'eussent un langage? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphere. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui lassant plus qu'elles s'éclairent; c'est la vérité elle même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissements dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple & nue dans le premier autheur. Les graces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fonds respectable. Que nous apprennent toutes ces fables? qu'il faut être juste.

XLVIII. *De la paix née de la Philosophie.*

Puisque tous les Philosophes avaient des dogmes différents, il est clair que le dogme & la vertu sont d'une nature entiérement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que *Thétis* était la Déesse de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géants & de l'âge d'or, de la boëte de *Pandore* & de la mort du serpent *Pithon* &c., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité que la Théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX. *Quæstions.*

Ah! si nous pouvions imiter l'antiquité! si nous faisions enfin à l'égard des disputes théologiques, ce que nous avons fait au bout de dix-sept siécles dans les belles-lettres!

Nous sommes revenus au goût de la saine antiquité, après avoir été plongé dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent assez absurdes pour imaginer qu'on pût persécuter un homme, parce qu'il croyait le vuide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas subsister sans sujet, parce qu'il expliquait en un sens un passage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un sens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la Ju-

riſprudence dès Romains; & quand nous manquons de loix (ce qui nous arrive ſi ſouvent) nous allons conſulter le Code & le Digeſte. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur ſage tolérance?

Qu'importe à l'Etat qu'on ſoit du ſentiment des Réaux ou des Nominaux, qu'on tienne pour *Scot* ou pour *Thomas*, pour *Œcolampade* ou pour *Mélanction*, qu'on ſoit du parti d'un Evêque d'Ypre, qu'on n'a point lû, ou d'un moine Eſpagnol qu'on a moins lû encore? N'eſt-il pas clair que tout cela doit être auſſi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduira bien ou mal un paſſage de *Lycophron* ou d'*Héſiode*?

L. *Autres Queſtions.*

Je ſais que les hommes ſont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un Muſicien qui eſt mort fou, parce que ſa muſique n'avait pas paru aſſez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'aſſez attaqués pour penſer, par exemple, qu'ils ont toûjours raiſon, y aurait-il aſſez d'hellébore pour une ſi étrange maladie?

Et ſi ces malades, pour ſoutenir qu'ils ont toûjours raiſon, menaçaient du dernier ſupplice quiconque penſe qu'ils peuvent avoir tort, s'ils établiſſaient des eſpions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père ſur le témoi-

gnage de ſon fils, une mere ſur celui de ſa fille, doit périr dans les flammes &c., ne faudrait-il pas lier ces gens lá, & les traiter comme ceux qui ſont attaqués de la rage ?

LI. *Ignorance.*

Vous me demandez à quoi bon tout ce ſermon, ſi l'homme n'eſt pas libre? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'eſt pas libre; je vous ai dit, que ſa liberté conſiſte dans ſon pouvoir d'agir, & non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Enſuite je vous dirai que tout étant lié dans la Nature, la Providence éternelle me prédeſtinait à écrire ces réveries, & prédeſtinait cinq ou ſix lecteurs à en faire leur profit, & cinq à ſix autres à les dédaigner & à les laiſſer dans la foule immenſe des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, ſouvenez vous que je me ſuis annoncé comme un ignorant.

LII. *Autres ignorances.*

Je ſuis ſi ignorant, que je ne ſais pas même les faits anciens dont on me berce; je crains toûjours de me tromper de ſept à huit cent années au moins, quand je recherche en quel tems ont vécu ces antiques héros, qu'on dit avoir exercé les premiers le vol & le brigandage dans

une grande étendue de pays; & ces premiers ſages qui adorèrent des étoiles ou des poiſſons, ou des ſerpens, ou des morts, ou des êtres fantaſtiques.

Quel eſt celui qui le premier imagina les ſix *Gahambars*, & le pont de *Tshnavar*, & le *Dardaroth*, & le lac de *Karon*? en quel tems vivait le premier *Bacchus*, le premier *Hercule*, le premier *Orphée*?

Toute l'antiquité eſt ſi ténébreuſe juſqu'à *Thucidide* & *Xenophon*, que je ſuis réduit à ne ſavoir preſque pas un mot de ce qui s'eſt paſſé ſur le globe que j'habite, avant le court eſpace d'environ trente ſiécles; & dans ces trente ſiécles encor, que d'obſcurites! que d'incertitudes! que de fables!

LIII. *Plus grande ignorance.*

Mon ignorance me pèſe bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne ſavons abſolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais nè ſur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demendé a mon ami le ſavant *Apédeutes*, natif de Courlande, s'il avait quelque connaiſſance des anciens peuples du Nord ſes viſions, & de ſon malheureux petit pays? il m'a repondu qu'il n'en avait pas plus de notion que les poiſſons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je ſais de mon pays, c'eſt que *Céſar* dit, il y a environ dix-huit cent ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'uſage de ſacrifier des hommes à je ne ſais quels Dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, & que nous n'allions jamais en courſe qu'accompagnés de vieilles ſorcières qui faiſaient ces beaux ſacrifices.

Tacite, un ſiécle apres, dit quelques mots de nous, ſans nous avoir jamais vûs: il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde en comparaiſon des Romains; car il aſſure que quand nous n'avions perſonne à volér, nous paſſions les jours & les nuits à nous enyvrer de mauvaiſe bière dans nos cabanes.

Depuis ce tems de notre âge d'or, c'eſt un vuide immenſe juſqu'à l'hiſtoire de *Charlemagne*. Quand je ſuis arrivé à ces tems connus, je vois dans Goldſtad une charte de *Charlemagne* dattée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce ſavant Empereur parle ainſi:

Vous ſavez que chaſſant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes & le palais que Granus frère de Néron & d'Agrippa avait autrefois bâtis.

Ce *Granus* & cet *Agrippa* frères de *Néron*, me font voir que *Charlemagne* était auſſi ignorant que moi; & cela ſoulage.

LIV. *Ignorance ridicule.*

L'hiſtoire de l'Egliſe de mon pays reſſemble à celle de *Granus frère de Néron & d'Agrippa*, & eſt bien plus merveilleuſe. Ce ſont de petits garçons reſſuſcités, des dragons pris avec une étole comme des lapins avec un lacet; des hoſties qui ſaignant d'un coup de couteau qu'un Juif leur donne; des Saints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes des plus avérées dans notre hiſtoire eccléſiaſtique d'Allemagne, eſt celle du bienheureux *Pierre de Luxembourg*, qui dans les deux années 1388. & 89. aprés ſa mort, fit deux mille quatre cent miracles; & les années ſuivantes, trois mille de compte fait; parmi leſquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts reſſuſcités.

Je m'informe ſi les autres Etats de l'Europe ont des hiſtoires eccléſiaſtiques, auſſi merveilleuſes & auſſi autentiques? Je trouve partout la même ſageſſe & la même certitude.

LV. *Pis qu'ignorance.*

J'ai vû enſuite pour quelles ſotiſes intelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient déteſtés, perſécutés, égorgés, pendus, roués & brulés; & j'ai dit, S'il y avait eu un ſage dans ces abomina-

bles tems, il aurait donc fallu que ce ſage vécût & mourût dans les déſerts.

LVI. *Commencement de la raiſon.*

Je vois qu'aujourd hui, dans ce ſiécle qui eſt l'aurore de la raiſon, quelques têtes de cette hydre du fanatiſme renaiſſent encore. Il parait que leur poiſon eſt moins mortel, & leurs gueules moins dévorantes. Le ſang n'a point coulé pour la grace verſatile, comme il coula ſi longtems pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais le monſtre ſubſiſte encore; quiconque recherchera la vérité riſquera d'être perſécuté. Faut-il reſter oiſif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie & la calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus ſe cacher devant ces monſtres, que l'on ne doit s'abſtenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoiſonné.

PETITE DIGRESSION.

DAns les commencemens de la fondation des Quinze-Vingt, on ſait qu'ils étaient tous égaux, & que leurs petites affaires ſe décidaient à la pluralité des voix. Ils diſtinguaient parfaitement au toucher la monnoie de cuivre de celle d'argent; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat étaît plus fin que celui de leurs voiſins qui avaient deux yeux. Ils raiſonnérent parfaitement ſur les quatre ſens, c'eſt-à-dire, qu'ils en connurent tout ce qu'il eſt permis d'en ſavoir; & ils vécurent paiſibles & fortunés autant que des Quinze-Vingt peuvent l'être. Malheureſement un de leurs Profeſſeurs prétendit avoir des notions claires ſur le ſens de la vuë; il ſe fit écouter, il intrigua, il forma des entouſiaſtes; enfin on le reconnunt pour le Chef de la Communauté. Il ſe mit à juger ſouverainement des couleurs, & tout fut perdu.

Ce premier Dictateur des Quinze-Vingt ſe forma d'abord un petit Conſeil, avec lequel il ſe rendit le maître de toutes les aumônes. Par ce moyen perſonne n'oſa lui reſiſter. Il décida que tous les habits de Quinze-Vingt étaient blancs; les aveugles le crurent; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y

en eût pas un seul de cette couleur. Tout le monde se moqua d'eux; ils allèrent se plaindre au Dictateur, qui les reçut fort mal; il les traita de novateurs, d'esprits forts, de rebellee qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, & qui osaient douter de l'infallibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le Dictateur, pour les appaiser, rendit un arrêt, par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingt. On se moqua d'eux plus que jamais. Nouvelles plaintes de la part de la Communauté. Le Dictateur entra en fureur, les autres aveugles aussi; on se battit longtems, & la concorde ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingt de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.

Un sourd, en lisant cette petite histoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des couleurs; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux sourds de juger de la musique.

AVANTURE INDIENNE,

TRADUITE

PAR L'IGNORANT.

Pythagore, dans ſon ſéjour aux Indes, apprit, comme tout le monde ſait, à l'école des Gymnoſophiſtes, le langage des bêtes & celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie aſſez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles: Que je ſuis malheureuſe d'être née herbe! à peine ſuis-je parvenue à deux pouces de hauteur, que voilà un monſtre dévorant, un animal horrible qui me foule ſous ſes larges pieds; ſa gueule eſt armée d'une rangée de faulx tranchantes avec laquelle il me ceupe, me déchire & m'engloutit. Les hommes nomment ce monſtre un *mouton*. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature.

Pythagore avança quelques pas; il trouva une huitre qui baillait ſur un petit rocher; il n'avait point encor embraſſé cette admirable loi, par laquelle il eſt défendu de manger les animaux nos ſemblables. Il allait avaler l'huitre, lorſqu'elle prononça ces mots attendriſſans; O Nature! que l'herbe qui eſt comme moi ton

ouvrage, eſt heureuſe! Quand on l'a coupée elle renait, elle eſt immortelle; & nous, pauvres huitres, en vain ſommes-nous défendues par une double cuiraſſe; des ſcélérats nous mangent par douzaine à leur déjuner, & c'en eſt fait pour jamais. Quelle épouvantable deſtinée que celle d'une huitre, & que les hommes ſont barbares!

Pythagore treſſaillit; il ſentit l'énormité du crime qu'il allait commettre: il demanda pardon à l'huitre en pleurant, & la remit bien proprement ſur ſon rocher.

Comme il rêvait profondément à cette avanture en retournant à la ville, il vit des araignées qui mangeaient des mouches, des hirondelles qui mangeaient des araignées, des éperviers qui mangeaient des hirondelles. Tous ces gens-là, dit-il, ne ſont pas Philoſophes.

Pythagore en entrant fut heurté, froiſſé, renverſé par une multitude de gredins & de gredines qui couraient en criant, C'eſt bien fait, c'eſt bienfait, ils l'ont bien mérité. Qui? quoi? dit *Pythagore* en ſe relevant; & les gens curaient toûjours en diſant, Ah! que nous aurons de plaiſir de les voir cuire!

Pythagore crut qu'on parlait de lentilles, ou de quelques autres légumes; point du tout, c'était de deux pauvres Indiens. Ah! ſans doute, dit *Pythagore*, ce ſont deux grands Philoſophes qui ſont las de la vie; ils ſont bien aiſes de renaître ſous une autre forme; il y a du plaiſir à changer de maiſon, quoiqu'on ſoit toûjours

mal logé; il ne faut pas disputer des goûts.

Il avança avec la foule jusqu'a la place publique, & ce fut là qu'il vit un grand bucher allumé, & vis à-vis de ce bucher un banc qu'on appellait un *Tribunal*, & sur ce banc des Juges, & ces Juges tenaient tous une queuë de vache à la main, & ils avaient sur la tête un bonnet ressemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta *Silène* quand il vint autrefois au pays avec *Bacchus*, après avoir traversé la mer Erytrée à pied sec, & avoir arrêté le Soleil & la Lune, comme on le raconte fidélement dans les Orphiques.

Il y avait parmi ces Juges un honnête homme fort connu de *Pythagore*. Le sage de l'Inde expliqua au sage de Samos de quoi il était question dans la fête qu'on allait donner au peuple Indou.

Les deux Indiens, dit-il, n'ont nulle envie d'être brulés; mes graves confrères les ont condamnés à ce suplice, l'un pour avoir dit que la substance de *Xaca* n'est pas la substance de *Brama*; & l'autre, pour avoir soupçonné qu'on pouvait plaire à l'Etre suprême par la vertu, sans tenir en mourant une vache par la queuë; parce que, disait-il, on peut être vertueux en tout tems, & qu'on ne trouve pas toûjours une vache à point nommé. Les bonnes femmes de la ville ont été si effrayées de ces deux propositions si hérétiques, qu'elles n'ont point donné de repos aux Juges, jusqu'à ce qu'ils ayent ordonné le suplice de ces deux infortunés.

Pythagore jugea que depuis l'herbe juſqu'à l'homme il y avait bien des ſujets de chagrin. Il fit pourtant entendre raiſon aux Juges, & même aux dévotes; & c'eſt ce qui n'eſt arrivé que cette ſeule fois.

Enſuite il alla prêcher la tolerance à Crotone; mais un intolérant mit le feu à ſa maiſon; il fut brulé, lui qui avait tiré deux Indous des flammes. *Sauve qui peut.*

PETIT COMMENTAIRE

DE L'IGNORANT,

Sur l'éloge du DAUPHIN *de France, compoſé par Mr.* Thomas.

JE viens de lire dans l'éloquent diſcours de Mr. *Thomas* ces paroles remarquables.

„ Le Dauphin liſait avec plaiſir ces livres „ où la douce humanité lui peignait tous les „ hommes, & même ceux qui s'égarent, comme „ un peuple de fréres. Aurait-il donc été lui-„ même ou perſécuteur, ou cruel? aurait-il adopté la férocité de ceux qui comptent l'erreur „ parmi les crimes, & veulent tourmenter pour „ inſtruire. *Ah!* dit-il plus d'une fois, *ne perſécutons point.*

Ces mots ont pénétré dans mon cœur; je me suis écrié, Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur quand l'héritier d'un grand Royaume a déclaré qu'il ne sout pas l'être? Ce Prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal: il avait lû beaucoup: la Philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un Etat Monarchique, est que le Prince soit éclairé. *Henri IV.* ne l'était pas par les livres; car excepté *Montagne* qui n'a rien d'arrêté, & qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse indignes d'être lûs par un Roi. Mais *Henri IV.* était instruit par l'adversité, par l'expérience de la vie privée & de la vie publique, enfin, par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il était plus Philosophe qu'il ne pensait, au milieu du tumulte desarmés des factions du Royaume, des intrigues de la Cour, & de la rage de deux sectes ennemies. *Louïs XIII.* ne lut rien, ne sût rien, & ne vit rien; il laissa persécuter.

Louïs XIV. avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble; mais malheureusement le Cardinal *Mazarin* ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant; ses Confesseurs enfin le subjuguèrent; il persécuta; il fit du mal. Quoi! les *Sacis*, les *Arnauds*, & tant d'autres grands hommes empriſonnés, exilés, bannis! Et pourquoi? Parce

qu'ils ne penſaient pas comme deux jéſuites de la Cour: & enfin, ſon Royaume en feu pour une Bulle! Il le faut avouer, le fanatiſme & la friponnerie demandèrent la Bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniatreté la combattit. Rien de tout cela ne ſerait arrivé ſous un Prince en état d'apprétier ce que vaut une grace efficace, une grace ſuffiſante, & même encor une verſatile.

Je ne ſuis pas étonné qu' autrefois le Cardinal *de Lorraine* ait perſécuté des gens aſſez mal aviſés pour vouloir ramener les choſes à la premiére inſtitution de l'Egliſe; le Cardinal aurait perdu ſept Evêchés, & de très groſſes Abbayes dont il était en poſſeſſion. Voilà une tres bonne raiſon de pourſuivre ceux qui ne ſont pas de nôtre avis. Perſonne aſſurément ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre ſujet de guerre chez les hommes; chacun défend ſon bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le ſein de la paix il s'élève des guerres intéſtines pour des billeveſées incompréhenſibles de pure Métaphiſique; qu'on ait ſous *Louïs XIII.* en 1624. défendu ſous peine des galéres, de penſer autrement qu'*Ariſtote*; qu'on ait anathématiſé les idés innées de *Deſcartes*, pour les admettre enſuite; que de plus d'une queſtion digne de *Rabelais* on ait fait une queſtion d'Etat; cela eſt barbare & abſurde.

On a demandé ſouvent pourqui depuis *Romulus* juſqu'au temps où les Papes ont été puiſ-

ſants, jamais les Romains n'ont perſécuté un ſeul Philoſophe pour ſes opinions. On ne peut répondre autre choſe ſinon que les Romains étaient ſages.

Cicéron était très puiſſant. Il dit dans une de ſes Lettres, *Voyez à qui vous voulez que je faſſe tomber les Gaules en partage*. Il était très attaché à la ſecte des Académiciens, mais on ne voit pas qu'il lui ſoit jamais tombé dans la tête de faire exiler un Stoïcien, d'exclurre des charges un Epicurien, de moleſter un Pitagoricien.

Et toi, malheureux *Jurieu*, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif *Bayle* dans ſon aſyle & dans le tien; tu laiſſas en paix *Spinoſa* dont tu n'étais point jaloux; mais tu voulais accabler ce reſpectable *Bayle*, qui écraſait ta petite réputation par ſa renommée éclatante.

Le deſcendant & l'héritier de trente Rois a dit, *Ne perſecutons point*; & un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroiſſe, un moine dirait, *Perſécutons!*

Ravir aux hommes la liberté de penſer! juſte ciel! Tirans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez nous la langue qui parle contre vous; arrachez nous l'ame qui n'a pour vous que des ſentiments d'horreur.

Il y a des païs où la ſuperſtition également lâche & barbare abrutit l'eſpèce humaine; il y en a d'autres où l'eſprit de l'homme

jouït de tous ſes droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleſte, l'autre infernale, il eſt un peuple mitoyen, chez qui la Philoſophie eſt tantôt accueillie, & tantôt proſcrite, chez qui *Rabelais* a été imprimé avec privilège, mais qui a laiſſé mourir le grand *Arnaud* de faim dans un village étranger; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaiſſes depuis les temps de ſes Druides, juſqu'au temps où quelques raïons de lumière tombèrent ſur lui de la tête de *Deſcartes*. Depuis ce temps le jour lui eſt venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que *Locke* était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans? Croira-t-on bien que lorſqu'on lui fit connaitre la ſageſſe de ce grand homme, des ignorants en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces verités de l'ile des Philoſophes dans le païs des frivolités?

Si on a pourſuivi ceux qui éclairaient les ames, on a pouſſé la manie juſqu'à s'élever contre ceux qui ſauvaient les corps. En vain il eſt demontré que l'inoculation peut conſerver la vie à vingt-cinq mille perſonnes par année dans un grand Royaume; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ſes bienfaiteurs d'empoiſonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que ſerait-il arrivé? les peuples voiſins auraient conclu que la nation était ſans raiſon & ſans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères, elles sont personnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voïent toujours ce que les autres ne verraient pas, si on ne corrompait pas leur entendement; ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque temps, ensuite on est étonné d'avoir crié, & puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les Phisiciens, mais après tous les hommes, que si la Providence ne nous avait pas accordé des mains, il n'y aurait sur la terre ni artistes, ni arts. Un vinaigrier devenu maître d'école dénonce cette proposition comme impie; il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, & rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le païs des singes; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des contes de *La Fontaine*; on commença par les bruler, on a fini par les représenter à l'Opéra comique. Pourquoi en permet-on les représentations? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a proscrit reste t-il paisiblement entre les mains des lecteurs? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la societé, qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moin-

dre prérogative, qu'il n'a point fait renchérir les denrées, que les moines mendiants n'en ont pas moins rempli leur beſace, que le train du monde n'a changé en rien, & que le livre n'a ſervi préciſément qu'à occuper le loiſir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on perſécute, c'eſt pour le plaiſir de perſécuter.

Paſſons de l'oppreſſion paſſagère que la Philoſophie a eſſuiée mille fois parmi nous, à l'oppreſſion théologique qui eſt plus durable. Dès les premiers ſiécles on diſpute: les deux partis contraires s'anathématiſent. Qui a raiſon des deux? c'eſt le plus fort: des Conciles combattent contre des Conciles, juſqu'à ce qu'enfin l'autorité & le temps décident. Alors les deux partis réunis perſécutent un troiſiéme parti qui s'élève, & celui-ci en opprime un quatriéme. On ne ſait que trop que le ſang a coulé pendant quinze cent ans pour ces diſputes. Mais ce qu'on ne ſait pas aſſez, c'eſt que ſi on n'avait jamais perſécuté, il n'y aurait jamais eu de guerres de Religion.

Répétons donc mille fois avec un Dauphin tant regretté, *Ne perſécutons perſonne*.

SUPPLEMENT,

AU

PHILOSOPHE IGNORANT.

ANDRE DES TOUCHES

A SIAM.

ANdré *Des Touches* était un Muſicien trés agréable dans le beau ſiécle de *Louïs XIV*, avant que la Muſique eût été perfectionnée par *Rameau*, & gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté ſurmontée au naturel & aux graces.

Avant d'avoir exercé ſes talens, il avait été Moſquetaire; & avant d'être Mouſquetaire il fit en 1688. le voyage de Siam avec le jéſuite *Tachard*, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendreſſe pour avoir un amuſement ſur le vaiſſeau; & *Des Touches* parla toûjours avec admiration du Père *Tachard* le reſte de ſa vie.

Il fit connaiſſance a Siam avec un premier Commis du Barcalon; & ce premier Commis s'appellait *Croutef*: & il mit par écrit la plûpart des queſtions qu'il avait faites à *Croutef*, avec les réponſes de ce Siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ſes papiers.

ANDRE DES TOUCHES.

Combien avez-vous de ſoldats?

CROUTEF.

Quatre-vingt mille, fort médiocrement payés.

ANDRE DES TOUCHES.

Et de Talapoins?

CROUTEF.

Cent vingt mille, tous fainéans & très riches. Il eſt vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus, mais en récompenſe nos Talapoins ont fait très grande chère, bâti de belles maiſons, & entretenu de très jolies filles.

ANDRE DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus ſage & de mieux aviſé. Et vos finances, en quel état ſont-elles?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir; & s'ils n'en ont pû venir à bout, ce n'eſt pas leur faute; car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, & qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'Etat.

ANDRE DES TOUCHES.

Bravo! Et vôtre Juriſprudence eſt-elle auſſi parfaite que tout le reſte de vôtre adminiſtration?

CROUTEF.

Elle eſt bien ſupérieure; nous n'avons point de loix; mais nous avons cinq ou ſix mille volumes ſur les loix. Nous nous conduiſons d'ordinaire par des coutumes; car on ſait qu'une coutume ayant été établie au hazard eſt toûjours ce qu'il y a de plus ſage. Et de plus, chaque coutume ayant néceſſairement changé dans chaque province comme les habillemens & les coëffures, les Juges peuvent choiſir à leur gré l'uſage qui était en vogue il y a quatre ſiécles, ou celui qui régnait l'année paſſée; c'eſt une varieté de legislation que nos voiſins neceſſent d'admirer; c'eſt une fortune aſſurée pour les Praticiens, une reſſource pour tous les plaideurs de mauvaiſe foi, & un agrément infini pour les Juges qui peuvent en ſureté de conſcience décider les cauſes ſans les entendre.

ANDRE DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez au moins des loix conſtantes?

CROUTEF.

Dieu nous en préſerve! nous pouvons condamner au banniſſement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour ſelon que la fantaiſie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de Mr. le Barcalon; mais nous voulons que tous nos jugemens ſoient arbitraires.

DES TOUCHES.

Cela eſt juſte. Et de la queſtion, en uſez-vous?

CROUTEF.

C'eſt nôtre plus grand plaiſir; nous avons trouvé que c'eſt un ſecret infaillible pour ſauver un coupable qui a les muſcles vigoureux, les jarrêtes forts & ſouples, les bras nerveux & les reins doubles; & nous roüons gaîment tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous y prennus avec une ſageſſe & une prudence merveilieuſe. Comme il y a des demi-preuves, c'eſt-à-dire des demivérités, il eſt clair qu'il y a des demi-innocens & des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeûner; enſuite vient la mort toute entière, cè qui nous donne dans le monde une grande conſidération, & qui eſt le revenu du prix de nos charges.

ANDRE DES TOUCHES.

Rien n'eſt plus prudent & plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés?

CROUTEF.

Les enfans en ſont privés. Car vous ſavez que rien n'eſt plus équitable que de punir tous les deſcendans d'une faute de leur père.

ANDRE DES TOUCHES.

Oui, il y a longtems que j'ai entendu parler de cette juriſprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Laos nos voiſins n'admettent ni la queſtion, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles ſupplices qui ſont parmi nous en uſage; mais auſſi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Aſie convient que nous danſons beaucoup mieux qu'eux, & que par conſéquent il eſt impoſſible qu'ils approchent de nous en juriſprudence, en commerce, en finances, & ſurtout dans l'art militaire.

DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la Magiſtrature?

Par de l'argent comptant. Vous ſentez qu'il ſerait impoſſible de bien juger, ſi on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on ſaurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cent cauſes avec ſuccès, en vain on aurait un eſprit rempli de juſteſſe, & un cœur plein de juſtice; on ne peut parvenir à aucune Magiſtrature ſans argent. C'eſt encore ce qui nous diſtingue de tous les peuples de l'Aſie, & ſurtout de ces barbares de Laos qui ont la manie de récompenſer tous les talens & de ne vendre aucun emploi.

André Des Touches, qui était un peu diſtrait, comme le ſont tous les Muſiciens, répondit au Siamois que la plûpart des airs qu'il venait de chanter lui paraiſſaient un peu diſcordans, & voulut s'informer à fond de la muſique Siamoiſe; mais *Croutef* plein de ſon ſujet, & paſſionné pour ſon pays, continua en ces termes. Il m'importe fort peu que nos voiſins qui habitent par-delà nos montagnes ayent de meilleure muſique que nous, & de meilleurs tableaux, pourvû que nous ayons toûjours des loix ſages & humaines. C'eſt dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille cir-

conſtances où une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en faiſant pendre la mère: moyennant quoi elle eſt manifeſtement hors d'état de faire une fauſſe couche.

Si un homme a vole adroitement trois ou quatre cent mille pièces d'or, nous le reſpectons, & nous allons diner chez lui. Mais ſi une pauvre ſervante s'approprie mal adroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la caſſette de ſa maîtreſſe, nous ne manquons pas de tuer cette ſervante en place publique; premiérement, de peur qu'elle ne ſe corrige; ſecondement, afin qu'elle ne puiſſe donner à l'Etat des enfans en grand nombre, parmi leſquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites piéces de cuivre, ou devenir de grands hommes; troiſiémement, parce qu'il eſt juſte de proportionner la peine au crime, & qu'il ſerait ridicule d'employer dans une maiſon de force, à des ouvrages utiles, une perſonne coupable d'un forfait ſi énorme.

Mais nous ſommes encor plus juſtes, plus clémens, plus raiſonnables dans les châtimens que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de ſe ſervir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons ſi bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un ſi prodigieux ſalaire, ils ont une part ſi conſidérable à nos conquêtes, qu'ils ſont ſans doute

les plus criminels de tous les hommes, lorſque s'étant enrôlés dans un moment d'yvreſſe, ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raiſon. Nous leur faiſons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire reſter en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes inſtitutions, qui ne vont pas à la vérité juſqu'à verſer le ſang des hommes, mais qui rendent la vie ſi douce & ſi agréable, qu'il eſt impoſſible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il pas payé à point nommé une taxe qui excédait ſes facultés, nous vendons ſa marmite & ſon lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il ſera débarraſſé de ſon ſuperflu.

DES TOUCHES.

Voilà qui eſt tout-à-fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTES.

Pour faire connaître nôtre profonde ſageſſe, ſachez que nôtre baſſe fondamentale conſiſte à reconnaître pour nôtre Souverain à pluſieurs égards un étranger tondu qui demeure à neuf cent mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos Talapoins, ce qui eſt très prudent, il faut que

ce Talapoin Siamois paye la première année de son revenu à ce tondu Tartare, sans quoi il est clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où est le tems, l'heureux tems, où ce tondu faisait égorger une moitié de la nation par l'autre, pour décider si *Sammonocodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguisé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit ou sur le gauche? Ces grandes questions qui tiennent si essentiellement à la morale, agitaient alors tous les esprits; elles ébranlaient le monde; le sang coulait pour elles; on massacrait les femmes sur les corps de leurs maris; on écrasait leurs petits enfans sur la pierre, avec une dévotion, une onction, une componction angélique. Malheur à nous, enfans dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne faisons plus de ces saints sacrifices! Mais au moins, il nous reste, graces au Ciel, quelques bonnes amos qui les imiteraient si on les laissait faire.

ANDRE DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, Monsieur, si vous diviſez à Siam le ton majeur en deux comma & deux semi-comma, & si le progrès du son fondamental se fait par 1. 3. & 9.

CROUTEF.

Par *Sammonocodom*, vous vous moquez de

moi. Vous n'avez point de tenue; vous m'avez interrogé sur la forme de nôtre Gouvernement, & vous me parlez de Musique.

ANDRE DES TOUCHES.

La Musique tient à tout; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon, puisque vous avez l'oreille dure, revenons à nôtre propos. Vous disiez donc que pour faire une accord parfait . . .

CROUTER.

Je vous disais qu'autrefois le Tartare tondu prétendait disposer de tous les Royames de l'Asie, ce qui était fort loin de l'accord parfait: mais il en résultait un grand bien; on était beaucoup plus dévot à *Sammonocodom* & à son éléphant, que dans nos jours où tout le monde se mêle de prétendre au sens commun avec une indiscrétion qui fait pitié. Cependant tout va; on se réjouït, on danse, on joüe, on dîne, on soupe, on fait l'amour; cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRE DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus? Il ne vous manque qu'une bonne Musique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la Terre.